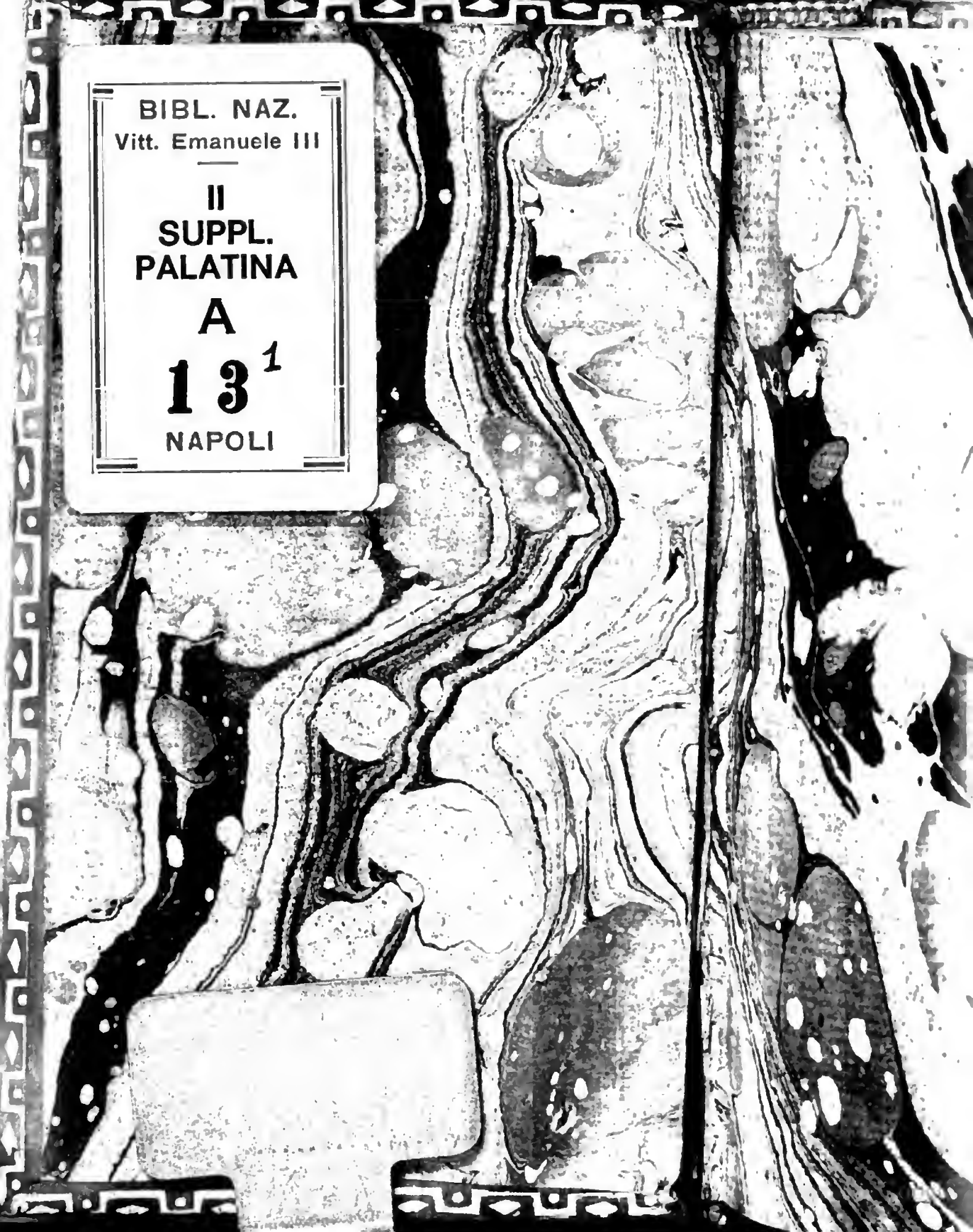
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
13 1
NAPOLI



Il Sig. Palat
A 13

# CONTES
# D'HAMILTON.

## TOME I.

6269
St

D

626976
SBN

# CONTES

# D'HAMILTON.

## TOME PREMIER.

A PARIS.

M. DCC. LXXXI.

AV

L A

Anto

de ſc

mœu

aux S

U

ayan

occa

la C

d'A

xer

fr

# AVERTISSEMENT

## SUR CES CONTES.

La profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicateſse de ſon génie, & la douceur de ſes mœurs, l'ont rendu également cher aux Savants & aux Gens du monde.

Un grand Seigneur françois (1), ayant pris alliance dans ſa Maiſon, occaſionna ſes premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre, sous Jacques II, y fixerent preſque ſon séjour.

(1) Philibert, Comte de Grammont, frere du Maréchal.

Les traductions des Contes perſans, arabes & turcs (2), étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville; il railloit les premieres ſur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture ſi peu inſtructive, mais avec les ménagements convenables pour ne pas bleſſer leur amour-propre. Un jour, on le défia de faire quelque choſe dans le goût de ces ouvrages: le Comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il ſavoit badiner avec les Muſes.

(2) Par M. Galland, Auteur des Mille & une Nuits.

Madame la Comteſse de Grammont, ſa ſœur, avoit acquis depuis quelque temps une maſure, avec un aſsez petit terrein, dans le parc de cette maiſon royale qui fait l'admiration de tout l'univers; cette maſure, qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant, par les soins vigilants, la magnificence & le goût de la Comteſse de Grammont: on changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'eſt à l'occaſion de l'étymologie de Pontalie, que le Comte Antoine a fait le Belier. Il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut laiſser démaſquer à qui le pourra;

quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon : l'Auteur sait badiner légèrement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.

Dans cette édition, les Contes du BELIER & de FLEUR-D'EPINE ont été collationnés sur des manuscrits qui avoient appartenu à la famille de l'Auteur.

# LE BELIER,

## CONTE.

A MADEMOISELLE ***.

Moi qui n'appris rien de ma vie
Ni des neuf Sœurs ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon
Ni de la docte académie,
Pourrois-je vous rendre raiſon
Du nouveau nom de PONTALIE,
Et ſatisfaire votre envie
Sur le sort de ſon autre nom ?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon :
Cependant vous serez ſervie ;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire

Que Scaliger & Caſaubon
Auroient traité de fauſſe hiſtoire.
Mais qu'importe de ces ſavants,
Qui, ſans choix & ſans indulgence,
Jugent les morts & les vivants;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raiſonnements,
Donnent aux lecteurs de bon ſens
Un grand mépris pour leur ſcience?

Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire eſt véritable,
Il porte tout l'air d'une fable
Que j'aurois, pour vous divertir,
Eſſayé de rendre agréable.
Le tour n'en eſt point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la ſultane fait parade,
Au moins, dans ſa naïveté,
La reſpectable Vérité
N'y ſera point en maſcarade
Sous l'arabeſque Antiquité.

Avant cette hiſtoire finie,
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtreſſe & d'un amant
Vous verrez la peine infinie;
Une ſirene, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident;
Vous y verrez même un géant:
Mais voilà tout; car ſûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déeſſes qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire
Savez faire vos poſtillons;
Qui régnez ſur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere
Vous qui, d'une courſe légere,
Plus promptes que les aquilons,
Vous tranſportez aux régions
De l'un & de l'autre hémiſphere
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite ſolitaire
De vos bois & de vos vallons,

Pour célébrer quelque myſtere ;
Qui, pour tirer de leurs priſons
Un pauvre amant & ſa bergere,
Ou, pour diſſiper les ſoupçons
Nés d'une jalouſe colere,
Dépêchez quelque meſſagere
Sur les ailes des papillons :
Vous qui préſidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La Chimere érige aux Amours ;
Vous que le beau ſexe a chantées,
Douces & gracieuſes Fées,
Accordez-nous votre ſecours,
Et favoriſez un diſcours
Où vous êtes intéreſsées.

---

AU TEMPS JADIS certain héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ſes malheureux vaſſaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruiſſeaux,
Dont avoient pris le nom de guerre

Ses devanciers les MOULINEAUX.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ſes deſcendants,
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laiſſer la vivante image
De ſa taille & de ſon viſage
Dans un nombreux recueil d'enfants.

De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte Beauté ;
Le parti n'étoit pas ſortable :
Et comment l'auroit-il été ?
Son viſage étoit effroyable ;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, ſoit en été ;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cédoit à ſa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que ſa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ſon haras

Une machine faite en roſſe,
Ou pour mieux dire un vrai coloſſe,
Qui le ſervoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la ſelle ou pour le carroſſe.

Il avoit de plus un BELIER,
Dont l'eſprit étoit ſi capable,
Que cet animal ſingulier
Étoit ſon premier conſeiller,
Régloit ſes moulins & ſa table,
Lui ſervoit ſouvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il ſavoit un millier.

Dans leur voiſinage un Druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit par-tout contentement,
Soit à voir le cryſtal liquide
S'élever juſqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter ſon cours rapide,

Ou bien ſe perdre en murmurant.

Deux Cerberes à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaſpe luiſant :
Et Cléopâtre, en expirant
Dans la ſuperbe pyramide
Qui lui ſervoit de monument,
Regardoit d'un œil intrépide
La morſure de ſon ſerpent.
La ſource enfin du Nil, qu'on croyoit au levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.

Mais de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ſes regards portoient, ſans guide,
Au fond des cœurs l'embraſement.
L'aimer pourtant étoit folie ;
Car l'inſenſible nymphe ALIE,
Bien loin de vouloir ſecourir,

Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde ſon pere,
Et ſes enchantements divers,
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.

Depuis ce temps-là chaque belle
A ſuivi ce brillant modele :
Mais nos modernes déités,
Héritieres de ſes beautés
Et de ſa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
La rigueur & les cruautés.

De cœurs navrés une humble preſſe,
Sûrs de mourir, vouloient la voir :
La ſage & prudente vieilleſſe
Y venoit languir ſans eſpoir ;
Et la floriſſante jeuneſſe
N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.
Rien n'échappoit à la tigreſſe :
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir ;
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelque amant ſec, que la tendreſſe

Avoit réduit au déſeſpoir.

Le Moulineau, fier de ſa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illuſtre fin
Avoient terminé leur deſtin ;
Et, mettant ſa cotte-de-maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins, & ſa main,
Et ſon grand cheval de bataille
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais & jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lis, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon teint,
Malgré ſes remparts de rocaille,
Et ſon château de parchemin.
Mais la Belle, d'un air ſerein,
S'appuyant deſſus ſa muraille,
Pour l'irriter l'appella Nain.

Les flots d'une mer émue,

La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue
Fracaſſe, abat & détruit
Quelque tour mal ſoutenue;
L'ours au déſeſpoir réduit,
Cent chiens feſsés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont ſa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel, & Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air & l'onde,
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans ſa grotte profonde.

Et vous, magnanime PEPIN,
Qui de la France alors gouverniez le deſtin,
Cette alarme fut la ſeconde
Qui d'angoiſſe brouilla le teint
De votre niece à treſſe blonde;
Vous en ſonnâtes le tocſin;
Le ſceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins à la ronde

Soutinrent que ce bruit ſoudain
Pronoſtiquoit la fin du monde.

Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux Marly,
Que les rigueurs de la Nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoient encore enſeveli
Dans l'horreur d'une nuit obſcure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente
S'alloit faire dans ce moment;
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger superbement
Une cour auguſte & brillante,
Dont ſa préſence eſt l'ornement.

Mais combien fûtes-vous ſurpriſe,
Nymphe qui l'écoutiez de près!
Plus pâles que votre chemiſe
En devinrent vos fiers attraits.
Oui, malgré ſon premier courage,
Malgré ſon extrême fierté,

La Belle en changea de visage,
Quand, de colere transporté,
Le Géant lui tint ce langage :

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée ;
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit !
Quelle taille vous a charmée,
Si l'espoir m'en est interdit ?
Mais c'est trop épargner l'ingrate ;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte :
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux !

Il dit, & la paille allumée
Couvrit le château de fumée.
D'un côté fagots & cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès,
Tandis que du glacis on faisoit les approches

A la faveur des mantelets.
Les aſſiégés deſſus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits;
Et, de frayeur, tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Étoit inveſti par derriere,
Et la Nymphe à genoux s'étoit miſe en priere.
Mais ſon pere, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaſte riviere;
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que du Négrepont
Juſques aux confins de Baviere.
Le Géant, d'un ſaut en arriere,
Se ſauva ſur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible maniere
Contre les flots de cette onde ſorciere.
Mais ſon Belier fit un grand pont
Qui la traverſoit toute entiere.

Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta;
Son maître ſe mit à le ſuivre:
Et le Druïde ouvrit un livre

Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre ſeul pour lors utile,
Par malheur, ne ſe trouvoit pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu,
Et d'effroi, le viſage blême,
Il s'écria : Tout eſt perdu !

L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Géant alongeoit le cou ;
Et, menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde : Vieux fou,
Qui vous mêlez de négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eſt ſi loup-garou,
Sera bientôt en ma puiſſance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux tranſport,
Mépriſoit ma taille & ma mine,

Avec plaiſir ſoumiſe au ſort
Qu'un reſte d'amour lui deſtine.
Pour toi, diſoit-il au Belier,
Je te donnerai ſon collier;
Et, pour la choquer davantage,
Car il faut bien l'humilier,
Le Druïde ſera ton page.

Mais laiſſons là pour un moment
Les vains projets que le Géant
Se mettoit dans la fantaiſie
Au profit de ſon confident.
Nous ferions même ſagement,
Si nous quittions la poéſie:
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de ſon accablement!
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps paſsé l'aimable ſouvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit ſa deſtinée,
Pour l'accabler ſembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle eſpece
Eſt celle que reſſent un cœur
Éloigné par quelque malheur

Du ſeul objet de ſa tendreſſe,
Pour ſe voir obsédé ſans ceſſe
Du ſeul objet de ſon horreur.

La Nymphe étoit dans cette peine;
Car ſon cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne reſpirer que haine,
En ſecret ſoupiroit d'amour.
De là, ſes fiertés implacables;
De là, tant de cris pitoyables
Des victimes de ſa rigueur;
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faiſoit tant de misérables
Triomphoit au fond de ſon cœur.

Mais cette ardeur, jadis ſi chere,
Cauſoit alors tout ſon tourment:
Car tandis que l'art de ſon pere
Sembloit vaincu par le Géant,
Le ſort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps ſi néceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flamme vive & ſincere,
Ne ſe montroit pas ſeulement;

Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa miſere.
Elle n'avoit aucun repos :
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Déſeſpéroit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit ſans ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon héros.

Laſſe de parcourir les ſalles
Et chaque ſalon du palais,
Elle fut, ſous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Veſtales,
S'abandonner à ſes regrets.
Comme on ſavoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours,
Et ſe tourmenter en muſique,
Comme on fait encor de nos jours
Quand on a beſoin de ſecours ;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur ſoupira
Ce tendre rondeau d'opéra,

Sans croire qu'on la dût entendre :

Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avoit choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle
Ce cœur pour vous étoit fidele :
Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur à mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidele,
Quand un Géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés ;
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois :
Quand du fond d'un autre bocage

Tout-à-coup ſortit une voix.

Son ame entiere, revenue
De ſes premiers ſaiſiſſements,
Fut attentive aux chers accents
De cette voix jadis connue
Par mille tranſports innocents.

Cette voix diſoit : Belle Alie,
Dont mon cœur aſſervi porte en tous lieux les traits,
Ceſſez par d'injuſtes regrets
De m'accuſer de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendreſſe, tant d'attraits ?
Adorable & conſtante Alie,
Que mon cœur a ſi bien choiſie,
Faites pour moi d'autres regrets :
Du deſtin malgré les arrêts,
Ce cœur par-tout vous a ſuivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, ſurpriſe, alarmée,
Mais d'un nouvel eſpoir charmée,

Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; montre-toi, viens consoler mon ame.
Quoi ! d'un amant si cher & si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix !
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?

Alors d'une inutile quête
Le désespoir & le chagrin
Menerent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu de mille nuits ;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre & sauvage,

Qui, par un déteſtable uſage,
Épouſoit chaque jour de nouvelles Beautés
Pour les immoler à ſa rage;
Et, ſe couchant ſous un épais feuillage,
Elle ſe crut à ſes côtés.
Comme elle avoit dans la mémoire
Tous les récits de ce fatras,
Elle crut, malgré ſes appas,
Qu'il falloit conter quelque hiſtoire
Pour ſe garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaiſie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faiſoient verſer des pleurs,
En commençant ainſi l'hiſtoire de ſa vie:

Je ſuis fille de Pharabert,
Iſſu d'un petit-fils de France,
De qui le pere Dagobert,
En art magique très expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert:
Car il prévit que dans ce beau déſert,
Heureux ſéjour de l'innocence,

Un certain comte Philibert
Feroit un jour ſa réſidence ;
D'un enchanteur digne héros,
De qui l'ame en projets féconde
Viendroit après de longs travaux
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa courſe errante & vagabonde,
Et là, ſans renoncer au monde,
Renonceroit à tous ſes maux ;
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux
Mettroit ſon eſprit en repos,
Par ſa figure ſans seconde,
Sur tous les dangers des cahots ;
Et que, l'été, lorſque ſur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ſes jardins & ſes canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char ſans chevaux
Qui fut jadis à Roſemonde.

Ce fut pour lui que Dagobert,
Monſieur mon honoré grand-pere,
D'un impénétrable myſtere,

Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & ſalutaire,
Et qui doit par lui ſeul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit & s'écoule;
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amants en foule,
Et mille chagrins ſur leurs pas.

A tous leurs vœux inacceſſible,
IX Mon cœur dans un repos paiſible
Mépriſoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appelloient dans leurs mourants tranſports
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur ſi farouche alors
N'eſt devenu que trop ſenſible!
Sur mes attraits & ſur mes cruautés
On ne pouvoit alors ſe taire;
On offroit à mes yeux par-tout des libertés
Dont mes yeux ne ſavoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut ſignaler ſa puiſſance,
Et de ma liberté triompher à ſon tour.

Dans un endroit obſcur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruiſſeau,
Qui dans un beau vallon va former de ſon eau
Cette merveilleuſe fontaine
Où mon pere, flatté d'une eſpérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.

Jamais dans ce lieu ſolitaire,
A notre ſexe conſacré,
Aucun mortel n'étoit entré ;
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le Jour . . .

Mais je vois ouvrir la barriere
D'où le Soleil vers l'orient
Sort pour commencer ſa carriere ;
Et ſa brillante avant-couriere
Annonce ſon éclat naiſſant.
Adieu, ma chere Dinarzade,
Bientôt le Sultan, mon ſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade

Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour je lui fais peur.
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une hiſtoire qui n'eſt pas fade :
Mais, victime de ſa rigueur,
Demain ſur un lit de parade
Pour la derniere fois vous verrez votre ſœur.

A cette derniere parole,
Un doux ſommeil par ſes pavots
Interrompant les vains propos
D'une illuſion ſi frivole,
La mit dans les bras du repos :
Quand ſon pere, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux ſon idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Eſprit qui des lyriques ſons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds ;
Vous pour qui la rime docile
S'accommode avec tous les tons

Du plus bizarre vaudeville ;
Qui ſur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expreſſions,
D'une veine heureuſe & fertile
Célébrez la cour & la ville,
Et ſavez tout mettre en chanſons :
Venez ſauver la belle Alie
Du Géant, & de ſa folie ;
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie ;
Car il languit, & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reſte encore à fournir,
Et diſpoſez de la matiere
Que je vous offre pour finir.
Vous, Nymphe pour qui je travaille,
Qui m'impoſez la dure loi
D'un long conte que je rimaille,
N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non : je connois votre injuſtice ;
Votre cœur eſt un vrai rocher
Qui ne ſe laiſſe point toucher
Ni du plus aſſidu ſervice,
Ni du plus violent ſupplice :

Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finiſſe.

Mais changeons de ſtyle : il eſt temps
Que votre oreille ſe repoſe,
Et que les vulgaires accents
Qui chantoient ces événements
Faſſent place à la ſimple proſe.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, & prend le frein aux dents,
Lorſque, d'une main incertaine,
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promene :
Mais quand, ſous quelque épaiſſe veine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il eſt tout des plus fatigants.
Un lecteur, qui le ſouffre à peine,
S'endort ſur ſes pas chancelants ;
Et quels que ſoient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers ſont toujours ennuyants.
Chez l'importune poéſie
D'un conte on ne voit point la fin ;

Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ſes lecteurs, ou ſon deſſein;
Et ſans ſe douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyberbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, Mademoiſelle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci.

Vous vous ſouviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde lorſqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti ſur ſa riviere. Mais avant que de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette riviere & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes, & que le Seigneur Moulineau, loin d'être auſſi géant que vous pourriez vous

l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois auſſi grand & une fois auſſi ſot que notre ami B***.

Le Druïde, qui, pour mettre ſon château & ſa fille hors d'inſulte, les avoit, en badinant, environnés d'un large foſſé plein d'eau, ne fut que ſurpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au ſien ; car il crut bien avoir de quoi ſe moquer de tous les ponts & de tous les géants du monde : il étoit ſeulement embarraſſé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont ; car il ſavoit bien que ſon voiſin Moulineau n'étoit pas ſorcier. Il vint donc feuilleter ſes livres pour s'éclaircir de tout cela, & pour renverſer le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé.

Mais lorſque tous les livres qu'il ouvrit d'abord ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras ; & lorſqu'il ne trouva pas celui qui contenoit tous les ſecrets de ſon art, il penſa perdre l'eſprit. Il en avoit défendu la lecture à ſa fille, à qui il n'avoit jamais défendu que cela : & quelque ſou-

miſe qu'elle eût toujours été à la moindre de ſes volontés, il eut peur que la curioſité pour une choſe expreſsément défendue ne l'eût emporté ſur ſon obéiſsance.

Ce fut dans ces alarmes, qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laiſsée : &, dès qu'il s'apperçut qu'elle avoit la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût ouvert ſon livre. Il l'éveilla pour en ſavoir des nouvelles : mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'elle prit la parole. De la maniere dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à ſon réveil elle alloit s'adreſser à ſon pere, en lui diſant : Grand Commandeur des Croyants... Mais ſon égarement changea d'objet, & ſe jettant à ſes pieds : Mon pere, dit-elle, je l'ai perdu; &, ſi vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de déſeſpoir, car il n'eſt plus temps de cacher ma foibleſse, ni de diſſimuler mon crime : oui, je l'ai perdu....

Quoi ! s'écria le Druïde, non ſeulement, Alie, vous m'avez déſobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde

après vous! De quelle maniere, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos deſtinées?

Alie, ſurpriſe, après avoir gardé un moment de ſilence : Mon cher pere, dit-elle, puiſque vous ſavez cette perte, vous ſavez auſſi de quelle maniere elle eſt arrivée. Epargnez à votre malheureuſe fille la honte de vous dire qu'en perdant ce livre fatal elle a perdu un autre tréſor qui lui devoit être mille fois plus précieux que la vie. En diſant ces mots, elle quitta ſon pere & courut s'enfermer dans ſon appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de ſuivre ſa fille : il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il réſolut de conſulter ſon favori Poinçon-Or, ce Poinçon étoit un petit Gnome, fils d'une Fée, ou, ſi vous voulez, d'une Sylphyde ; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître

de tous les Cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopâtre; & l'ayant touchée d'un taliſman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, & le miniſtre Poinçon en ſortit pour ſe rendre auprès de ſon maître. C'étoit la plus charmante petite créature du monde; il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portoit un chapeau pointu, retrouſſé d'un gros diamant, & un eſclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille ſi fine ni ſi noble, & ſon viſage étoit du moins auſſi beau & auſſi aimable que celui de la belle Alie: mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiere fois l'air ſévere dont le reçut le Druïde. Il ſe douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cauſe: il l'aborda en tremblant & verſant des larmes. Viens, lui dit le Druïde, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du ſoin de veiller à la conſervation de ma fille pour l'abandonner aux

caprices qui l'ont perdue, & qui me déshonorent?

Le pauvre Poinçon fut ſi pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe fendît à voir l'excès de ſon affliction. Il ſe proſterna la face contre terre; & de ſes petites mains embraſſant, autant qu'il le put, les jambes de ſon maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroſer de ſes larmes avant que de pouvoir parler. Il ſe releva enfin par ordre du Druïde, & ayant tiré de ſa poche un petit mouchoir brodé que ſa mere lui avoit fait, il en eſſuya ſes yeux, & ſe mit à dire: Mon ſeigneur & mon maître, je vais vous faire un aveu ſincere de ma faute, dont j'ai un repentir auſſi ſenſible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, ſi vous ne me trouvez pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts comme vous faites par ces marques de votre indignation.

Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez diſpensé de la né-

ceſſité de vivre ſous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît ; & me laiſſant toutes les connoiſsances qui sont données aux eſprits de mon eſpece, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-deſsus ; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la ſtatue dont je viens de ſortir. Mais vous ſavez, mon ſouverain ſeigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications : car je ne suis viſible que quand vous le voulez ; l'uſage de la parole m'eſt interdit ſans votre permiſſion ; &, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour & nuit pour la garde d'un tréſor qu'il ne m'eſt pas permis de voir : de plus, je ne puis ſortir de la ſtatue que lorſqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il eſt vrai, mais qui m'eſt inſupportable, puiſqu'elle me ſert de priſon.

Vous m'avez ordonné de ſuivre par-tout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers & pour

la garantir de tous les accidents imprévus qui pourroient troubler ſon repos ; vous ſavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements. J'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes : ce fut lorſque, ſuivant ce ruiſſeau qui, ſortant des cataractes du Nil, après avoir coulé long-temps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jettai avec empreſſement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parceque je crus que, la ſeule Alie s'y baignant, c'étoit pour augmenter ſes attraits, quoique cela me parût impoſſible. Mais je vis bientôt que vous aviez eu tout autre deſſein.

La fête du gui ſacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé d'aſſiſter, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergere : &, dès qu'elle y parut, tous les bergers diſtingués en devinrent amoureux, la ſuivirent ici, la virent ſouvent ; & après avoir déclaré leur paſſion, & éprouvé ſes rigueurs par

mille marques de ſes mépris & de ſon averſion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chanſons, ſe mirent au lit, & moururent.

Peu de temps après il ſe fit un tournoi magnifique aux barrieres de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pepin devoit ſoutenir, contre tous venants, que la Princeſſe Hermenegeſilde ſa niece étoit la plus belle Princeſſe de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Sylphydes qui l'avoient parée, & qui lui ſervoient de Dames d'honneur. Quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de ſa beauté. Mais la Princeſſe ſa niece, qui étoit aſſiſe à ſes pieds, rougit de dépit & de honte en voyant Alie : ce n'étoit pas ſans raiſon; car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtiſans qui ſoutinrent pour ſa beauté; les héros ſe déclarerent pour Alie. Le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Goneſſe, le Châtelain de Vaugirard & le Sénéchal de Poiſſi ſe mirent ſur les rangs en ſa faveur, &, ayant remporté

l'honneur du tournoi, l'accompagnerent juſqu'ici. Vous les traitâtes auſſi bien qu'elle les reçut mal : pour moi, qui les aimois à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillants & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne viſſions bientôt un de ces Seigneurs poſſeſſeur de tant de charmes. Mais que je me trompois !

Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils ſe conſumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à ſon de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raiſon de l'inſulte qu'ils avoient faite à la premiere Princeſſe du ſang; &, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus. Mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de déſeſpoir. J'en pleurai de douleur, ſur-tout pour le Vidame de Goneſſe, qui étoit un Seigneur de grande eſpérance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir

jetté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui cauſoit cette haine univerſelle qu'Alie avoit pour tous ſes amants.

Cependant je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ſes effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts ſi tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelque autre victime qui ne ſe préſentoit point: je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de roder autour de la forêt du magnifique palais de Noiſy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piege fatal des beautés d'Alie.

D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens: c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros & fort inſolent; car, quoiqu'on le preſsât de près, dès qu'il me vit, il voulut me ſaiſir en chemin faiſant: mais je fis un petit ſaut en l'air, & il paſsa par-deſſous moi. Dès que les premiers chiens

m'apperçurent, ils quitterent la piſte du loup pour ſuivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent. Je laiſsai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup; & lorſqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, & les perdis de vue. Ils me ſuivirent à grand bruit; je les attendis encore. Le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté; je le laiſsai approcher, car je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois ſeulement à petits pas pour l'éloigner de ſa troupe: je crois qu'il connut mon deſſein; car il renvoya tout ſon équipage.

Quand je le vis ſeul, je me couchai ſur l'herbe: alors il ſe mit à me conſidérer avec une grande attention, &, à ce qu'il me parut, avec quelque ſorte de plaiſir. Pour moi, charmé de ſa beauté, de ſa taille, & de ſon air plein de grace, j'aurois paſsé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! que ne donnerois-je point pour

l'avoir dans ma ménagerie! Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il en me regardant, tu y serois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois : si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour...

Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes les cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guere, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & rempliſsoit l'air de mugisements. Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derriere moi.

Le beau chasseur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jetta un autre javelot gros comme une lance, mais qui

lui paſsa par-deſsus la tête; car, par bonheur, le géant eſt auſſi mal-adroit qu'il eſt fort & brutal. Le beau chaſseur mit l'épée à la main, & s'élançant vers lui pendant qu'il étoit penché ſur le cou de ſon énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un ſi furieux revers ſur le haut de la tête, qu'on entendit réſonner le coup comme s'il fût tombé ſur une enclume. Ce coup le renverſa par terre ſans connoiſsance, quoiqu'il ne fût pas bleſsé, & mit fin à un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur pour mon généreux défenſeur.

Touché d'amitié & de reconnoiſsance, j'avoue que je ne pus me réſoudre à le conduire à une mort certaine en le menant à la fontaine du berceau. Ainſi, voyant qu'il me ſuivoit, je me mis à courir; mais ce fut pour m'éloigner de la fatale fontaine du berceau. Cependant, après avoir bien couru, je m'apperçus tout-d'un-coup que nous étions déjà ſous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du ſoleil. La

belle Alie ſe baignoit dans ce moment : ce fut alors que, me ſouvenant de la mort de tant d'amants qui n'avoient vu que ſon viſage, je crus que mon cher défenſeur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme ſi près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les Sylphydes qui venoient de la déshabiller ſe ſauverent dans l'épaiſſeur du bois. Pour moi, déſeſpéré de ma triſte aventure, j'allai me cacher derriere un buiſſon, pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnête homme du monde : mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés ſur lui, depuis qu'elle étoit revenue de ſa premiere ſurpriſe : mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'averſion & de mépris, dont elle avoit tué tous ſes autres amants. Cependant il étoit aiſé de juger que le beau chaſ-

seur la trouvoit du moins auſſi charmante ; & je ne me ſentois pas de joie de voir qu'il l'aimoit & qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il eſt vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit auſſi amoureux qu'un brutal peut l'être : mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'eſprit de mourir d'amour.

Enfin le beau chaſſeur parla reſpectueuſement à Alie, & lui dit des choſes très paſſionnées pour une premiere fois. Les réponſes qu'elle lui fit n'avoient rien de ſauvage ; & jamais je n'ai été ſi aiſe que de voir deux perſonnes ſi charmantes faire ſi-tôt connoiſſance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, quelle eſt la mortelle qui a leur éclat & leur majeſté, afin que je n'adore plus qu'elle ſur la terre. Et vous, lui répliqua Alie, ſi vous n'êtes point un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être ? Mais qui que vous ſoyez, non ſeulement je reçois vos hommages, mais je

vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne ſoyez pas le Prince de Noiſy.

Malheureux! s'écria le Druïde en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre! Le Prince de Noiſy! cet homme que je déteſte à l'égal du Belier! Mais pourſuis, & m'apprends tout ce qui a ſuivi cette fatale converſation.

Elle fut ſuivie, reprit le fidele Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chaſſeur à Alie, qu'il étoit le Prince de Noiſy. Cet aveu embarraſsa Alie, & la fit rêver quelques moments; mais il ne la fit point changer de volonté: & le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de Noiſy lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre ſans la voir? Elle lui dit de venir, la troiſieme nuit d'après ce jour, au bord de cette fontaine, de cueillir une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & de ſe rendre, en ſuivant le bord du ruiſseau, aux eaux du Nil où elle l'attendroit: & lui ordonna enſuite de ſe retirer. Il obéit, après lui

avoir juré de l'adorer juſqu'au tombeau.

Et toi, que faiſois-tu, lui dit le Druïde, pendant que tout cela ſe paſsoit?

Je m'applaudiſsois, répliqua Poinçon, d'avoir ſi heureuſement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous ſemblez ſouhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors : mais je vous ai offensé depuis, & je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empreſsement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Mais, dès que je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colere, en l'expoſant à la vue & à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, ſi vous ſaviez comment les choſes s'étoient paſsées, vous nous tueriez tous trois; & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui

m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous aſsurai que je n'aurois point de repos que je ne vous euſse amené celui que vous vouliez ſi maltraiter. Vous pouvez vous ſouvenir avec quel empreſsement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau.

Comme je ſavois bien qu'il viendroit aſsez, ſans que je l'allaſse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le Prince de Noiſy, qui ce jour-là ne ſongeoit à rien moins qu'à la chaſse, je fus me préſenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec ſon équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus ſuperbe de toute la forêt: il me pourſuivit à toute outrance. Je réſolus de le mener bon train: ma premiere ſtation fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de ſon éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ſes chiens me crurent aux abois; il les pouſsa contre moi, & je lui en tuai quatre en un mo-

ment. Je me lançai enſuite au bas de la montagne, il me ſuivit avec ardeur : je ſautai par-deſſus une carriere à moitié couverte de ronces ; il s'y précipita avec ſa bête, & penſa ſe rompre le cou : il en fut tiré à grand'peine ; &, voyant que je ne faiſois que trotter devant lui, il voulut avoir ſa revanche. Je le remenai à Poiſsy, où je paſsai la riviere ; il s'y jetta du bord le plus eſcarpé, que j'avois exprès choiſi ; de ſorte que, s'il y avoit une riviere au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au déſeſpoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chaſser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature ; mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire, &, s'il vous en ſouvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y ſonger, & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin

le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parceque vous me commîtes la garde des jardins & du château pendant la nuit, ayant quelque autre commiſſion à donner à leurs gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commiſſion par la curioſité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Auſſi-tôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traverſa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, & le ramena dans le jardin. Je les ſuivis pas à pas dans tous les lieux où ils ſe promenerent; & mon inviſibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma préſence, j'entendis dire au Prince de Noiſy tout ce que l'amour le plus reſpectueux & le plus tendre inſpire dans ces occaſions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence, dans un cœur extrêmement attendri, permet de répondre.

Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement ſur la tendreſſe, Alie ſoupira. Le Prince ſe ſentit troublé à

ce ſoupir, il en demanda le ſujet : Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en ſa faveur les obſtacles & les difficultés qui traverſeroient infailliblement ſes deſſeins. Elle lui parla des pourſuites du Géant & de ſes menaces : mais elle lui dit qu'elle n'en faiſoit aucun compte, que c'étoit un monſtre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimaſſiez plus que votre vie, vous ne conſentiriez jamais à ſon mariage, parceque vous aviez découvert par ſon horoſcope, qu'il lui ſeroit funeſte, tant que le Prince de Noiſy reſteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raiſon que vous aviez armé ſon cœur d'une averſion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour ſervir d'exemple aux autres, & pour ſe délivrer de l'importunité des prétendants; qu'il étoit donc le ſeul objet de vos craintes & de vos perſécutions, & qu'elle ſavoit que vous mettriez tout en uſage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes. Le Prince de Noisy se jetta à ses pieds, & lui dit qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes; qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparerent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours.

Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison secrete.

Enfin le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parcequ'elle avoit la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au Prince de Noisy qu'elle

avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux ; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la ſuivît dans le château, pour être inſtruit de ce qu'il auroit à faire. Elle y entra la premiere, & lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle.

Mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du Prince de Noiſy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empreſſement vers la porte qui paroiſſoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer : tantôt elle ſe hauſſoit, tantôt elle ſe baiſſoit, tantôt elle ſe mettoit à ſa droite, & tantôt à ſa gauche ; ſi bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit preſcrite s'étoit paſsée dans cette vaine pourſuite d'une porte qui lui échappoit toujours.

Alie, impatiente, parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre : mais la

même choſe lui arriva en-dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſsé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement sous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noiſy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & ſur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ſes mains; alors elle le laiſsa doucement tomber, tandis qu'il hauſsoit les mains pour le recevoir. Mais une bouffée de vent s'éleva ſoudainement, qui l'emporta à côté, & le fit tomber ſur la tête d'un chien d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugiſsement, & la terre trembla. Le Prince ne laiſsa pas de ramaſser ſon livre, & de ſe ſauver: mais, depuis ce jour, il n'a paru ni à mes yeux ni à ceux d'Alie. Elle a penſé s'en déſeſpérer: & vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'eſt promenée ſeule dans les endroits où ils s'étoient vus; car, après l'avoir ſouvent de-

mandé à ces lieux, elle l'accuſoit de perfidie, d'inconſtance & de trahiſon, ou ſe mettoit à pleurer ſa mort d'une maniere à percer l'ame de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre.

Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du Géant, dont on vous a appris des choſes ſi extraordinaires, & dont le miniſtere vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon, que, quelques formes que j'aie priſes, & quelque induſtrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer juſques à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier ſi ſingulier : une puiſſance ſecrete me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine diſtance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir ſur mes pas.

Voilà, mon cher maître & ſouverain ſeigneur, l'aveu ſincere des fautes que j'ai commiſes contre vous ; je me ſoumets de

bon cœur à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire ſouffrir pour les expier, pourvu que ce ne ſoit pas celle de votre diſgrace. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le Prince de Noiſy doit être quelque part ici autour : car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à votre fille. Quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit : il ſe jetta encore tout plat à terre pour attendrir ſon maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute.

Le Druïde, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévere, mais d'un ton aſsez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre ; qu'il ne connoiſsoit que

trop qu'on en vouloit au tréſor ſouterrain ; & le renferma dans la ſtatue pour y veiller avec plus d'application & de ſoin que jamais.

Tandis que ces choſes ſe paſsoient au-dedans du château, il faut un peu voir ce que les aſſiégeants faiſoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit, en vers, de l'appareil de leur attaque, & des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'aſsaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela ; ce sont des viſions de la poéſie, qui ne sait point parler autrement. Il eſt bien vrai que l'amoureux Moulineau, qui paſsoit les journées à enfumer des renards & des blaireaux dans leurs tanieres, avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où ſa maîtreſse l'avoit tant offensé, & cela dans l'eſpoir de s'en venger en l'étouffant : mais il eſt plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut apperçu cette eſpece d'inondation ſubite que le Druïde répandoit autour de ſon château. Il eſt vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue

du pont que son Belier jetta sur ce petit torrent; &, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce pont, dans le temps que le Géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa bibliotheque. Mais son Belier l'arrêta dans l'instant même qu'il demandoit des échelles pour monter à l'assaut : il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte ; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite ; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de statues guerrieres qu'il animoit à son gré, & qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit ; que son avis étoit donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchoit, & que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le Géant, qui se laissoit volontiers gou-

verner quand il étoit queſtion de quelque péril, ſe rendit à ſa demeure le plus promptement qu'il lui fut poſſible. On ſoupa avant de tenir conſeil : & après le ſouper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires ; car il avoit mangé comme trois loups & bu comme trois forts ivrognes. Il ſe jetta donc dans un grand fauteuil, & s'adreſsant au Belier :

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler auſſi bien & mieux que moi.

Volontiers, lui répondit le Belier. Vous ſavez que les ames de tous les hommes paſſent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, & retournent, après un certain temps, dans le corps de quelque autre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été ? Vous avez été fourmi, dit le Belier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le Géant, qui ne haïſsoit rien tant que d'être comparé aux petites choſes, & qui avoit

plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parcequ'elle n'étoit que d'un pied plus grande que Mesdames vos sœurs aînées, se dressa sur ses pieds, se leva, & mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre : Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête, avec tes deux infâmes cornes, à dix lieues de moi.

Le Belier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur, &, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation; puis, voyant son maître un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle ame & un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussi-tôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, & après quelques années, baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ſes deſtinées futures, donna ſa main à baiſer à ſon confident, ſe remit dans ſon fauteuil; &, pour éloigner tous les inconvénients de la métempſycoſe, lui ordonna de lui remettre l'eſprit par le récit de quelque conte agréable. Le Belier, après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere:

Depuis la bleſsure du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué d'aller tous les jours lui rendre viſite.

Belier, mon ami, dit le Géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois bien commencer par le commencement, tu me ferois plaiſir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination.

Eh bien! dit le Belier, je conſens, contre la coutume, à mettre chaque choſe à ſa place: ainſi le commencement de mon hiſtoire ſera à la tête de mon récit.

# HISTOIRE
## DE PERTHARITE
## ET DE FÉRANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais, en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris ; & elle, la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder ; & cependant elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants.

Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mere. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, & qui osât les

montrer avec applaudiſsement, auſſi-tôt elle la faiſoit enlever : auſſi étoit-ce une choſe à voir que ſes Dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit par ſa figure l'homme le plus diſgracié que la Nature eût jamais formé, ne ſe plaiſoit qu'à voir dans ſa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui compoſoient celle de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit ſi éperdument amoureux qu'il lui laiſsoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtreſse abſolue de ſon royaume & de ſes ſujets : & ce pouvoir injuſte s'étendoit même juſques ſur ſes enfants. La pauvre Princeſse portoit cruellement la peine d'être auſſi belle que ſa jalouſe marâtre : elle étoit reléguée dans une manſarde au haut du palais, où perſonne n'oſoit lui aller faire la cour. La Reine avoit mis une

Furie auprès d'elle pour Gouvernante : c'étoit une vieille boſsue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute ſon induſtrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint par toutes ſortes de vilenies. C'étoit la douceur même que cette adorable Princeſse ; ſes larmes étoient ſa ſeule reſsource au milieu de tant de ſouffrances. Le Prince étoit preſque auſſi maltraité par les Officiers deſtinés à le ſervir, étant tous choiſis par la Reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût auſſi endurant que la Princeſse ſa ſœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi de Lombardie avoit un couſin germain à la mode de Bretagne, qui étoit Archiduc de Plaiſance : ce Prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chaſsant : dans ce château revenoient des eſprits ; il prétendoit y en avoir vu de ſi extraordinaires, que la frayeur

qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête. Tous les Médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit passionnément : c'étoit avec raison ; jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le Prince s'appelloit Pertharite, & la Princesse, Férandine : ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur pere qui fut jamais. Ils envoyerent consulter une fameuse Magicienne qu'on prenoit pour une des Sibylles ; elle demeuroit auprès du lac d'Averne, & s'appelloit la Mere aux gaînes, parceque l'antre où elle demeuroit étoit tout tapissé de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie du Prince fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur pere au même endroit où il l'avoit perdu.

Les Ministres avec tout le Conseil s'y

opposerent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur Prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir: mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux; sa sœur n'y voulut jamais consentir: &, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la Cour les accompagna jusqu'au château enchanté, ils y entrerent seuls: mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils n'en revinrent point.

Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les Etats de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux gaînes toute vive. La tentative eût été inutile, les Sorcieres de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le Président du Conseil, homme sage & fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables chacune avec un couteau d'or garni

de pierreries, pour implorer ſon aſſiſtance. La beauté du préſent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Belier, mon ami, dit alors le Géant, qu'eſt-ce que tous ces couteaux & ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt?

Si votre grandeur veut ſe donner un moment de patience, reprit le Belier, elle va le ſavoir. La Magicienne, après avoir serré ſon préſent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un peigne & un carcan. Le peigne étoit dans un étui; & le carcan, d'acier fort luiſant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choſes par toutes les Cours du monde, juſqu'à ce que vous trouviez une Dame aſsez belle pour ouvrir ce carcan, & un homme aſsez parfait pour tirer ce peigne de ſon étui. Lorſque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez

vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Les Officiers de la Couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses Cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyerent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors sa Cour dans la Mirandole, capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur de l'Archiduc de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, & que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces Ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours.

La Reine ne s'occupa plus qu'à se bai-

gner, ſe friſer, & peut-être à ſe farder; car les femmes occupées ſeulement de leur beauté croient qu'elles ne ſauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la ſienne ne l'empêchoit pas de ſentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princeſſe, quoiqu'on eût mis tout en uſage pour la gâter. Sa Gouvernante même, zélée miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe Reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce ſecours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le Prince ſon frere, ayant réſolu d'aller au-devant des Ambaſſadeurs à quelque diſtance de la ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe trouver à ſon appartement pour l'accompagner: il en étoit adoré; mais ils n'oſoient preſque lui faire leur cour, parceque la Reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes char-

mes & à la foibleſse que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince, dont l'eſprit étoit déjà aſsez formé pour être politique, diſſimuloit ſon reſsentiment par reſpect pour un pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui préſentoit, parcequ'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre perſonnes qu'on avoit miſes deſsus par force; & que ſon pere, qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choiſi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire ſemblant de rien, & monta fièrement ſur le cheval : mais il en penſa coûter cher au donneur d'avis, qu'il ſalua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval & le plus accompli en toutes

choſes qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : & bien lui en prit ; car le maudit animal ſe mit en fureur dès qu'il ſentit l'air de la campagne ; c'étoient des henniſſements, des bonds, des écarts & des ruades continuelles. Le Prince, qui l'avoit mis tout en ſang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir domter. Il croyoit en être venu à bout ; car il revenoit aſsez tranquillement dans la ville, au milieu des Ambaſsadeurs, lorſque l'Ecuyer de la Reine le piqua d'un aiguillon par derriere, juſtement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval ſe cabra d'abord, & ſentant qu'on le retenoit, fit un écart ; &, franchiſsant tout-d'un-coup le parapet, ſe précipita dans la riviere, où il ſe noya. Mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, &, ſans témoigner le moindre reſsentiment, ſe retira dans ſon appartement pour y changer d'habit.

Le Roi, la Reine & toute la Cour étoient dans une grande place ſur des échafauds où ils attendoient les Ambaſsadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit queſtion. Le

Prince, qui s'étoit remis de ſon accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambaſsadeurs arriverent un moment après le Prince. La Reine, dès qu'ils approcherent, au lieu d'écoutet leur compliment, dit au Prince qu'il ſe moquoit de prendre ſi mal ſon temps pour ſe baigner, & lui demanda d'un ton railleur s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de ſa Cour, applaudiſsant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire.

La mauvaiſe plaiſanterie de la Reine continuoit, lorſqu'on vit arriver la Princeſse. Dès qu'elle parut, tout le peuple ſe mit à murmurer & à verſer des larmes; les courtiſans frémirent d'indignation, ſans oſer le marquer; & les Ambaſsadeurs, étonnés, ne ſavoient que penſer en voyant cette Princeſse qu'ils avoient entendu ſouvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coef-

fée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux; & pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte: mais sa Gouvernante, pour la faire avancer, la pousoit très rudement par derriere, & la força de se placer auprès de la Reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit: mais les Dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste Princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le Roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte & de compassion; &, n'ayant ni la force de marquer à la Reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit en s'adressant aux Ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée

au plus charmant; &, ayant ordonné au Prince ſon fils de tenir ſa place, il ſe retira.

Le Prince, ſans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On préſenta, par ſon ordre, le peigne à l'Ecuyer de la Reine; &, ne l'ayant pu tirer de l'étui, il lui fit donner la queſtion, dans laquelle il avoua le deſſein qu'il avoit eu de faire périr le Prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le deſir que le Prince avoit de le ſauver en faveur de ſon fils, & malgré la préſence de la Reine.

Le carcan fut enſuite préſenté à la Gouvernante de la Princeſſe, qui ſe mit en vain à genoux pour demander miſéricorde. Elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, ſans écouter ſa belle-mere, qui s'humilia devant lui pour obtenir ſa grace, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'aſſemblée. Cette prompte juſtice fut ſui-

vie des acclamations de la Ville & de toute la Cour, excepté des Dames de la Reine, qui tenoient une misérable & chétive contenance.

Le Prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, & les en punir après.

Les Ambassadeurs trouverent ce discours plein de sagesse & de prudence. La Reine, qui n'avoit jamais enrendu parler sur ce ton en sa présence, étoit toute éperdue.

Le Prince commanda aux Dames d'atour d'aller parer & habiller sa sœur comme il convenoit à son âge & à son rang, & d'y employer tous leurs soins, au péril de leur vie. On lui obéit. La Princesse revint si belle & si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux.

Tous les hommes eſsayerent inutilement de tirer le peigne de ſon étui; & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple, quand on préſentoit le carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts: mais il ſe referma dans l'inſtant avec un bruit ſi épouvantable qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le Prince & ſa charmante ſœur, & déjà les triſtes Ambaſsadeurs comptoient de remporter leur peigne & leur carcan, & craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage: mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le peigne en ſortit de lui-même; & le carcan s'ouvrit pour la Princeſse, ſans ſe refermer.

Mille cris de joie s'éleverent en même temps, qui auroient continué long-temps ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel ſuccéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs qui diſperſa toute l'aſsemblée. Mais ce fut en vain

qu'on chercha le Prince & la Princeſse ; ils avoient diſparu au moment de cette aventure.

Ce fut une déſolation univerſelle par tout le royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en conſoler ; & les Courtiſans, après s'être mis en grand deuil, ſe diſperſerent pour les aller chercher par toute la terre. Mais ce qui ſurprendra bien plus votre grandeur, c'eſt que le déſeſpoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. Il avoit fallu la ſaigner du pied pour la faire revenir de la frayeur que le carcan lui avoit faite ; &, depuis cette ſaignée, la haine qu'elle avoit eue pour le Prince & pour la Princeſse s'étoit changée en tendreſse, & en tendreſse ſi violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir, afin qu'elle lui demandât pardon ; car, au lieu du mépris & de l'averſion qu'elle avoit toujours eus pour lui, ſon cœur l'adoroit, & ſon imagination le lui repréſentoit comme le

plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ſes enfants par quelque trahiſon, quoiqu'il eût la foibleſſe de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit ſe punir lui-même de cette foibleſſe, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela ſe paſsoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princeſſe.

C'eſt bien fait, dit le Géant; car tu commençois à me lanterner l'eſprit par toutes ces tracaſseries & ces changements d'humeur; & puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmouſets? car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noiſy. Oh! que j'aurois de plaiſir à lui arracher le cœur, ſi je le trouvois! Mais le crapaud s'en doute bien, & il eſt allé ſi loin depuis l'affront qu'il me fit & ſa trahiſon, qu'on ne ſait ce qu'il eſt de-

venu. Ce qui me conſole eſt que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Belier, qui reprit ainſi ſon hiſtoire :

Cet orage qui avoit diſperſé tout le monde le jour des épreuves, s'étant ſéparé en deux différents tourbillons, avoit enlevé le Prince & ſa ſœur pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre & bien loin de chez eux; car ces ſortes de voitures vont fort vîte.

La Princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une forêt fort ſauvage. Dès qu'elle eut repris ſes eſprits, elle s'apperçut du triſte état où elle étoit; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce déſert s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres & des rochers; & les ſeuls échos lui répondoient quand elle appelloit ſon frere à ſon ſecours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des ſentiers difficiles, quand deux gros loups, qui cherchoient fortune,

l'apperçurent, & vinrent à elle la gueule ouverte. Elle ſe crut dévorée ; &, après un grand cri, mettant les mains devant ſes yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan ſans y ſonger. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arriere, & ſe mirent à fuir, la queue entre les jambes, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là ; & plus loin de nouveaux loups, qui ſe ſauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aſpect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traverſoit la forêt.

Au milieu de cette route étoit une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencerent à ſe diſſiper quand elle ſe vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les Bergers, & pour implorer leur ſecours. Mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, ſe mirent à fuir par la

forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut ſeulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu du carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des pauvres moutons; cependant elle ſe ſentit extrêmement raſsurée à cette connoiſsance. Elle ſe remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers : mais elle avoit beau courir & les appeller, ils fuyoient toujours devant elle.

Fatiguée de cette pourſuite & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle ſuivit doucement une route moins ouverte que la premiere, & qui lui laiſsa voir de loin un vieux château. Cette vue la ſoutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle ſuccomboit de laſſitude. Elle étoit aſsez près de ce château, lorſqu'un Renard plus blanc que la neige traverſa la route où elle étoit, & revint ſur ſes pas ſe mettre ſur ſon paſsage. Il s'arrêta à ſept ou huit pas d'elle, & ſe mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins

à l'examiner; car il étoit impoſſible de le voir ſans en être charmé.

Oh! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé, ce Renard blanc! J'en suis vraiment bien aiſe; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarraſses l'eſprit de tout autre choſe peut-être aſsez inutile. Eh bien! que firent-ils après s'être bien regardés?

La Princeſse, répondit le Belier, cacha vîte ſon carcan de peur d'effrayer le Renard: elle n'auroit pas voulu pour toute choſe le perdre de vue; car, avec cet air fin & ſpirituel que les renards ont dans la phyſionomie, il avoit une grace ſinguliere dans les mouvements, & je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il ſe laiſseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce château: mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté; cependant il n'alloit pas aſsez vîte pour qu'elle le perdît de vue.

Enfin, après avoir paſsé le reſte du jour à le ſuivre, d'une conſtance bien au-deſsus de ſes forces, la pauvre Princeſse alloit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrit une eſpece de petit palais ſitué ſur le bord d'un ruiſseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré le premier. La crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princeſse : mais l'envie de ſuivre ſon aimable Renard l'emporta ſur tous les autres égards. Elle entra donc ; & le Renard blanc, qui étoit la politeſse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, &, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traverſoit la cour pour ſe rendre au premier appartement du palais.

Elle ſe jetta d'abord ſur un canapé, car rien n'y manquoit : & voyant ſon cher Renard à ſes pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non ſeulement ſes dangers & ſes fatigues, mais elle ſe ſeroit paſsée du reſte de l'univers, pour ne bouger de là.

Nous l'y laiſserons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince ſon frere.

Si cela eſt, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon Renard blanc : car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne ſe peut, répondit le Belier : mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le Conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le Géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Belier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de ſe ſouvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princeſſe de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince ſon frere ſur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon aventure, & du ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé

le même jour à la Cour du Roi ſon pere. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de ſa haine & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une ſœur abandonnée, par la foibleſse d'un pere, à toutes les cruautés d'une belle-mere plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter.

Ces triſtes pensées menerent ſon imagination aſsez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher qui, s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la mer. Il monta juſqu'au haut, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit. Comme il étoit aſsez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derriere lui s'offroit un payſage qui paroiſsoit inculte & déſert ; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers : il ne ſe laſsoit point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'eſprit que la Princeſse ſa ſœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette pensée de pure viſion : cependant elle lui revenoit toujours. Le

ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe & d'une herbe épaiſse & touffue; il ſe coucha ſur l'herbe, appuya ſa tête ſur la mouſſe, & la ſoutenant d'une de ſes mains, il tournoit ſes regards languiſsants du côté de l'isle: il tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que ſon viſage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à-peu-près dans la poſture où l'amoureux Prince de Noiſy ſe mettoit tous les jours pour regarder le château du Druïde, depuis la premiere rencontre qu'il fit de ſa fille.

Le Géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit: Quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'inſolence de m'offenſer, aime de plus Alie! Tiens, Belier mon ami, ſi jamais il revient, je veux l'écorcher tout vif, remplir ſa peau de paille, & l'envoyer à ſa maîtreſse.

Ce ſera bien fait, répliqua le Belier; car je vous avertis qu'elle n'a point d'averſion pour lui. Mais laiſsons là ce ſujet, que nous

reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrein lui paroiſsoit tapiſsé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne ceſsa de conſidérer cet objet que lorſque les ténebres de la nuit commencerent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage & s'avança dans les terres, ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaiſe chere, & paſsa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſsein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de ſon pere, ne doutant point que la Princeſse ſa ſœur n'eût beſoin de ſa préſence : mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit préſentée à lui : cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps ; & comme il alloit regrimper ſur ſon rocher, pour mieux voir cette

isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent.

Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelque autre, lorsqu'il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde: il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme. Il passa par mille endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter; car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit. Cependant il ne la voyoit point; car il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher.

Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible, lorsqu'il vit, auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur: il fit quelque bruit en se tournant, pour éviter cette vue désagréable; &, dans le

moment, il entendit ſauter quelque choſe dans la mer. Cela le fit retourner : mais il ne vit plus cette peau qui lui avoit fait ſi mal au cœur. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter, il n'y trouva perſonne ; & ſa ſurpriſe redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la Nature ſeule n'avoit pas faite ; car elle étoit par-tout revêtue de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébene, doublées d'or.

Il ne ſavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y rêvât juſqu'à la nuit. Il la paſsa, comme la précédente, ainſi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & ſe nourriſsant de fruits ſauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuſe pour un grand Prince : mais c'étoit le moindre de ſes chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer ſans y rien voir & ſans y rien entendre.

Le ſentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta

avec ardeur, & revit avec plaiſir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Auſſitôt il deſcendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau ſanglante; il en eut encore plus de peur que la premiere fois. Il fit le même bruit, mais s'étant retourné plus promptement il vit ſauter un poiſson monſtrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la premiere fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau. Il y mit la main, & l'ayant trouvée tiede, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner : mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poiſson qui yînt ſe faire écorcher pour ſe mettre au bain, & qui chantoit ſi mélodieuſement. Il revint à l'endroit d'où ce poiſson avoit ſauté dans la mer, & remarqua que la ſurface en étoit encore marquée par un grand ſillon qui s'étendoit devers l'isle.

Le lendemain il ſe mit en embuſcade derriere quelques rochers qui formoient

l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poiſson. Il avoit les yeux attachés ſur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile : à meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſité augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer; cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut aſsez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il ſe détourna pour aborder plus loin. Le Prince ſe mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut aſsez près pour que le Prince démêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot,

le faiſoit aller à ſon gré par le ſecours des zéphyrs.

Le Prince ſe mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déeſſe Thétis qui ſe promenoit ſur l'eau : rien ne reſſembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de ſon équipage ; excepté que cette Thétis qu'il voyoit n'étoit ni ſi blonde ni ſi nue qu'on repréſente d'ordinaire la Déeſſe.

Le vent, tout-à-coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une Princeſſe de Conti.
De la Princeſſe toute entiere
Chaque attrait s'offrit à ſes yeux;
Son air, ſa grace ſinguliere,
La majeſté de ſes aïeux,
D'agréments immortels la foule vagabonde
Qui ſe répand ſur tous ſes traits,
La plus belle taille du monde;
Et le reſte fait à-peu-près
Comme on peint au ſortir de l'onde
Vénus dans ſes plus beaux portraits.

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus. Elle s'étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. Pour lui, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même temps, & cela, d'une si grande force qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, &, en le tirant, il fit tomber le peigne & son étui. Cette Beauté ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre: mais le Prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jetta promptement dessus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses desirs se

tournerent vers cette isle, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il réſolut de tenter l'aventure de Léandre : trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en puſsent être auſſi agréables.

Il commençoit donc à ſe déshabiller pour cette épreuve, lorſqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémiſsements tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, & vit le Renard blanc, qui, s'étant dreſsé ſur les pattes de derriere, continuoit ſes cris, & faiſoit de ſes pattes de devant pluſieurs geſtes vers l'isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle, aux cris & aux signes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le Renard deſcendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois sauts de joie, & ſe mit en devoir de lui baiſer les mains & de lui lécher les pieds : mais le Prince, qui, dès cette premiere vue, l'aimoit & l'eſtimoit comme s'il l'eût connu

toute ſa vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé. Le Renard blanc fit ſigne au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ſes habits, & d'entrer avec lui dans le bateau. C'eſt ce que le Prince ſouhaitoit ardemment. Mais avant que de paſſer dans un lieu où il eſpéroit de recevoir ſa Divinité, il ſe ſouvint de l'affront que ſon peigne lui avoit fait : il le tira de ſa poche avec colere, & alloit le jetter dans la mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, &, ſautant à ſa manche, lui retint le bras de toute ſa force, & ne voulut point lâcher priſe que le Prince n'eût remis le peigne & l'étui dans ſa poche.

Le bateau ſe mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même : mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux ſur ce même rivage. Un homme à cheval, que pluſieurs autres ſembloient pourſuivre, s'avança juſqu'au bord de la mer, banda ſon arc, &, d'une fleche qu'il y mit, perça de

part en part le Renard blanc, qui fit un grand ſoupir, & qui, tournant triſtement les yeux ſur le Prince de Lombardie, les ferma comme pour ne les plus ouvrir jamais.

Le Prince ne fut guere moins tranſporté d'affliction que ſi la fleche l'eût percé lui-même; &, ſans rien conſulter que ſa douleur & ſon reſſentiment, il ſe jetta à la mer pour aller venger la mort du pauvre Renard blanc. Il fut bientôt à terre : mais il ne trouva plus perſonne, & il perdit avec chagrin l'eſpoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à ſa pourſuite.

Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir ſi le Renard étoit encore en état d'être ſecouru : mais ce fut inutilement; tout étoit diſparu de deſſus la mer comme de deſſus la terre. Les eſpérances du Prince, avec toutes les flatteuſes idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanoui-

rent en même temps, & il ſe trouva ſur le bord de la mer ſans autre compagnie que celle de la douleur & du déſeſpoir.

A cet endroit du récit que faiſoit le Belier, le Géant Moulineau ſe mit à bâiller de toute ſa force, & ſe ſentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reſte de cette hiſtoire, il ſe déshabilla, ſe fit donner ſes bottes, & ſe mit au lit.

Le lendemain de grand matin, le Belier ne manqua pas de ſe trouver au lever de ſon maître, &, après lui avoir fait ſa cour par quelques louanges ſur ſa bonne mine & ſes agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près, à la faveur des ténebres, elle lui paroiſſoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parceque le Druïde, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il ſe moquoit de tout ce qu'ils avoient fait

juſques là; que ſon avis étoit donc de tâcher de le ſurprendre avec ſa fille par quelque ſtratagême.

Eh! par quel ſtratagême? dit le Géant.

Le voici, répondit le Belier. Que votre grandeur lui faſe ſavoir que vous êtes fâché de tout ce que le reſſentiment vous a fait faire juſqu'à préſent; que vous avez trop de tendreſſe pour ſa fille, & trop de reſpect pour lui, pour vous obſtiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos ſervices une paix que vous deſirez, vous allez retirer vos troupes, & le laiſſer en pleine liberté, à condition toutefois que pour les frais de la guerre, & pour récompenſer mes ſervices, la belle Alie, de ſes mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druïde ſon pere garde ſous la ſtatue de Cléopâtre.

Eh! qu'eſt-ce que cela me fera, dit le Géant, que tu ſois doré?

Votre grandeur, qui a tant d'eſprit,

reprit le Belier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un paſse-port, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ſes enchantements dépend de ſa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que, l'ayant tué, rien ne me ſera plus facile que de vous ouvrir une porte du château pour vous rendre maître de ſa fille & de tous ſes tréſors?

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'oppoſer à un projet ſi plein de noirceur & d'infamie; il y voulut ſeulement faire quelque petit changement, pour que le Belier n'en eût pas ſeul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un Héraut d'armes au lieu d'un Trompette. Le Belier parut en extaſe d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité.

La choſe étant réſolue ſuivant ce dernier avis, tandis que le Héraut ſe préparoit, & qu'on lui faiſoit ſes dépêches, le Géant pria ſon favori de reprendre l'hiſ-

toire du Renard blanc ; ce qu'il fit de cette maniere :

Le Prince, reſté ſeul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête ſi remplie de différentes agitations, ni le cœur ſi pénétré de tendreſse & d'affliction. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un rivage ſur lequel il avoit été témoin de tant d'événements extraordinaires : le Renard, la Nymphe & le poiſson occupoient ſes pensées tour-à-tour, ſans qu'il pût comprendre ce qu'ils étoient. Il ſavoit ſeulement qu'on n'avoit jamais ſenti tant d'amour qu'il en ſentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit pour le poiſson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ſes rêveries, & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connoiſsoit point de plus commode que la grotte des bains. Elle lui pa-

rut éclairée d'un grand nombre de lumieres; &, quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il ſe coula le plus doucement qu'il put juſqu'à l'entrée de la grotte : il s'y arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit ſi près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de ſon chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je ſens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais ſort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau;
Et quoique rien ne ſoit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles ſi flatteuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſtérieuſes, augmenterent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la grotte, bien ré-

ſolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuſe, de n'exécuter que la moitié de ſes volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des gaînes d'ébene garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de ſa gaîne. Il fut ſurpris de cette ſorte d'illumination : mais il le fut bien plus, quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamarré de gaînes en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit, avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un sous ce pavillon; & un moment après, cette belle voix, ſans chanter, lui dit ce peu de mots :

« Prince, je suis celle que vous aimez & « qui vous aime : faites tout ce que je vous « dirai, quelque difficiles que les choses « vous paroissent ; & ne vous effrayez pas « dans une aventure où vous me perdrez « pour jamais, si, lorsque ce pavillon « s'ouvrira, vous témoignez la moindre « peur. »

Moi, peur ! s'écria-t-il..... Dans ce moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point : mais il suoit à grosses gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retrousa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme une espece de rayon, composoit une assez vilaine coeffure, & lui serroit le front & les

joues avec tant de juſteſſe, qu'on ne voyoit pas un ſeul de ſes cheveux.

Il n'importe, toute l'horreur du Prince ſe diſſipa dès que ces beaux yeux ſe tournerent vers lui; & ſe mettant à genoux pour l'adorer plus reſpectueuſement, il alloit parler, lorſque la Nymphe lui dit: Que faites-vous, Prince? les moments sont précieux, que ne me peignez-vous? La peigner! diſoit-il en lui-même: eh! comment? La Nymphe lui parut irritée de ce retardement: il prit donc ſon peigne, &, croyant le tirer tout d'un coup de ſon étui, il ſentit avec ſurpriſe qu'il n'en ſortoit que petit à petit, & non ſans beaucoup d'effort. Mais à meſure qu'il ſortoit, la tête du crocodile ſe renverſoit en arriere, & découvroit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié ſorti, la tête diſparut, & le Prince vit alors la Nymphe dans tous ſes charmes. Les tranſports de joie qu'il ſentoit lui donnerent un nouvel empreſſement pour tirer ſon peigne, croyant bien qu'elle avoit beſoin d'être peignée après avoir porté cette

vilaine tête. Il vit qu'à meſure que le peigne ſortoit de l'étui, le reſte de la Nymphe ſortoit de l'eau : les lis, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ſes yeux. Mais cette blancheur éblouiſſante n'étoit rien encore en comparaiſon des graces qui accompagnoient toutes ces beautés : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une choſe à voir que les efforts que le Prince faiſoit contre ſon peigne en faveur du reſte.

Mais la Nymphe prenant la parole : C'eſt aſſez, dit-elle, laiſſez là votre peigne & ſon étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! que la mienne, avec tout mon corps & avec toutes les peaux de l'univers, ſoit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau ſoit ſeulement égratignée par celui qui vous adore ! Je ne doute point de votre amour, répondit la Nymphe : mais ce n'eſt pas ici le temps d'en étaler la délicateſſe, il n'eſt queſtion que de m'obéir : ſi on vous prévient, vous me perdez pour jamais ; car apprenez que je ne puis

être qu'à celui qui aura brûlé ma peau.

Le Prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette exécution; & tandis que la pitié, l'amour & l'obéiſsance ſe diſputoient dans ſon cœur, la Nymphe lui dit adieu, le pavillon ſe referma ſur elle, & les lumieres s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince ſe repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai, mais dont il auroit retiré un ſi grand bien. Il étoit réſolu de réparer ſa faute à la premiere occaſion, &, pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut ſe camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour.

Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiere le frappa, il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau: mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage; il couroit pour en prendre quelque tiſon, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poiſson. La même horreur le ſaiſit à cette vue; & indigné de ren-

contrer encore cet objet affreux, il le prit, transporté de colere, en s'écriant : Pour toi, déteſtable peau, qui reſſembles ſi peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu seras brûlée; & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme aſſiſe, qui ne l'eut pas plutôt apperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & ſe ſauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon premier poſte. Son tiſon fut inutile : il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe. Il penſa s'en déſeſpérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre & moins difficile, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour ſa récompenſe.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé : il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit ; il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise de retrouver le carcan à deux pas de là! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la Princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois : il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans se mettre en peine du carcan; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité.

Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié : ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand ar-

bre pour ſe conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince, ayant fait le récit de ſes aventures au ſujet de la Nymphe & de la grotte aux bains, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien; car la Princeſſe, ayant conté ſes infortunes juſques à l'endroit où nous l'avons laiſſée, pourſuivit ainſi :

O mon cher frere ! ſi vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eût été impoſſible que vous ne l'euſſiez aimé : ſes ſoins & ſes aſſiduités auprès de moi avoient quelque choſe de ſurnaturel : il ſembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes ſouhaits : je n'en faiſois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais ſéparée ; j'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon carcan qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines : le Renard m'y conduiſoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût

me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards & par des gestes suppliants : j'étois au déseſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire, car je lui aurois donné ma vie ; à la fin je fus éclaircie pour mon malheur.

J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson, à l'extrémité du jardin : le Renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades ; & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus. Mais dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine. A ce bruit le pauvre Renard fit un saut en arriere, & d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis.

Je fus reprendre ce maudit carcan que je déteſtois, & que j'aurois abandonné, si

je ne m'étois ſouvenue qu'il m'étoit néceſſaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré ſans ceſſe par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidele & bien aimé Renard. La nuit me ſurprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remiſe de l'étonnement que me cauſa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue ſur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finiſſant ce récit, la Princeſſe pria ſon frere de la ramener à cet endroit : mais ils eurent beau l'y chercher, il ne ſe trouva plus. Elle n'en fut pas ſi affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de ſon frere, ſa préſence la raſſuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit

garantie jusques alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle : Mon cher frere, lui dit-elle en lui serrant les mains & pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le Renard blanc : & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre Renard ; & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer pour ses propres intérêts. La Princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc.

La grotte des bains fut le lieu qu'ils s'indiquerent pour se retrouver, après qu'il auroit visité tous les environs. En y entrant, la Princesse fut étonnée des mer-

veilles qu'elle y vit, quoique ſon frere l'eût prévenue. Pendant qu'elle étoit occupée à les conſidérer, le Prince grimpoit juſques au ſommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ſes regards le plus loin que ſa vue put s'étendre ſur la terre & ſur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il chetchoit. Cet endroit ſembloit fait exprès pour la rêverie; ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'eſprit, & l'idée de la Nymphe y ſuccédant, il ne put s'empêcher de parler ſeul, quoiqu'il n'eût jamais approuvé ceux qui le faiſoient dans les livres.

Qu'eſt-elle devenue, diſoit-il, cette adorable figure que j'ai vue ſous des formes ſi différentes? & que ſont devenus ſes ſentiments ſi favorables pour moi, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle diſparoît dès que j'ai le dos tourné! Quelque téméraire l'aura fait, pourſuivit-il, & tant de beautés ſeront la récompenſe de tant de barbarie. Quel tigre a pu brûler une peau

que...? Mais, s'écria-t-il tout-d'un-coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe; & convaincu de sa premiere erreur: Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle vouloit se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y méprendre.

Ma foi, dit le Géant, je m'y serois mépris tout comme lui: d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau? Mais acheve ton conte; car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Belier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il en prenant son peigne & le tirant aussi facilement que le jour des

épreuves, ſi cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ſes jours.

Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots; & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute ſa force à travers les arbres, pour ſe ſauver d'un homme à cheval qui la pourſuivoit. Malgré la diſtance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il pourſuivoit n'eût beſoin d'un prompt ſecours, il courut vers le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il l'avoit perdue de vue en deſcendant du rocher. Le deſir de la ſecourir & de venger le Renard ſembloit lui donner des ailes : mais, ſans aller ſi vîte, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme : cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ſes bras; il alloit la mettre ſur ſon cheval, quand le Prince arriva.

La beauté de cette perſonne l'éblouit d'abord : mais ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il la reconnut pour être la Reine ſa belle-mere. Il ne ſavoit point ſon heureux changement ; & le ſouvenir de ſes cruautés & de ſa haine pour ſa ſœur & pour lui penſa le faire repentir d'être ſi-tôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de ſon raviſſeur, & mettant l'épée à la main, il alloit venger ſon injure & la mort de ſon ami le Renard blanc, lorſque la Reine le retint, en lui diſant que c'étoit l'Archiduc de Plaiſance. Il n'en doura pas, après l'avoir examiné depuis la tête juſqu'aux pieds : car c'étoit l'Archiduc le plus ſauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaiſſe, les cheveux hériſſés, les regards farouches, & les habits en lambeaux. La Reine ſe mit à genoux, embraſſa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ſes injuſtices paſſées, & le conjura de venir avec elle au ſecours du [illegible] ſon mari, que ce maudit Archiduc venoit de bleſſer d'une fleche qu'il lui avoit tirée.

Le Prince, transporté de colere à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie : mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où elle avoit laissé le Roi de Lombardie, elle contoit au Prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le Roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfants; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train; que, désespérant de les trouver tous trois, elle avoit consulté la Mere aux gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'isle des gaînes, où elle avoit vu la plus belle Princesse de l'univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau de-

vant elle, contre laquelle il lui étoit impoſſible de réſiſter ; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper & de ſe jetter dans la mer.

Le Prince, tranſporté d'admiration & de joie, ne put s'empêcher d'embraſſer la Reine ſa belle-mere à cet endroit de ſon récit, & de l'aſſurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuſe peau ; & ſe mettant à genoux à ſon tour, il conjura la Reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable Princeſſe. C'eſt pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle : mais, vous ayant ſi heureuſement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, ſi nous ne trouvons la Princeſſe votre ſœur ; car de ſa préſence, auſſi-bien que de la vôtre, dépend le ſalut de la plus précieuſe vie qui ſoit au monde. Et de quelle vie ? dit le Prince alarmé. De celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie.

A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ſes larmes. Hélas! pourſuivit-elle, ce pauvre Renard blanc nous venoit voir de temps en temps, & nous charmoit par ſes manieres. Pour moi, j'en étois folle. Hier il fit ſigne qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle. J'étois au rivage pour l'attendre; la belle enchantée s'y promenoit avec moi: mais elle ne put reſter juſqu'à ſon arrivée; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & ſur-le-champ s'élança dans la mer, ſous la figure la plus hideuſe qu'on puiſſe voir. Je la plaignis: mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger, quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans ſon ſang & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des Gaînes, où il eſt ſervi comme dans celui du Roi votre pere. Les Chirurgiens jugerent ſa bleſſure mortelle; mais la Gouvernante de l'isle, qui s'intéreſſe pour lui, ſe mit à genoux

devant la gaîne des Oracles, y porta l'oreille, & me dit que, ſi je pouvois amener le Prince & la Princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'isle, le Renard blanc étoit ſauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles.

J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver: mais quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver le Roi! j'en fus tranſportée de joie. Il voulut d'abord me fuir. Voyant ſon deſſein, je me jettai à ſes pieds, & lui dis tant de choſes pour l'aſſurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendreſſe qu'il a toujours eue pour moi. Cependant il me dit qu'il ne pouvoit reſter où j'étois, qu'il n'eût trouvé ſes enfants. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois. Il me crut. Enſuite je lui appris ce que je viens de vous conter.

Il m'apprit, à ſon tour, que l'Archiduc

ſon patent, s'étant échappé, depuis deux ou trois jours, de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit, à coups de fleches, tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'Archiduc, qui par malheur nous ſuivoit, perça le Roi d'un coup de fleche à l'épaule, & d'une autre, qu'il avoit miſe à ſon arc, m'alloit donner la mort : mais il ſe retint après m'avoir quelque temps conſidérée ; & je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement, car il vint droit à moi pour me ſaiſir & me mettre ſur ſon cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance ſur lui : cependant, ſans votre ſecours, j'étois en ſa puiſſance.

Ce récit finit juſtement à l'endroit où le Roi avoit été bleſſé : mais ils ne l'y trouverent plus. Ce furent de nouvelles alar-

mes : la piété d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que, laiſsant là toute autre inquiétude, ils ſe remiſsent à le chercher ; mais l'amour, beaucoup plus preſſant que tous les autres égards, s'y oppoſa. Ils ſouhaiterent donc toutes sortes de proſpérités au Roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminerent en toute diligence vers la grotte des bains pour y prendre la Princeſse, & voguerent enſuite vers l'isle des Gaînes.

En entrant dans la grotte, ils trouverent la Princeſse aſſiſe, qui ſe déſeſpéroit : elle tenoit la tête du Roi ſon pere ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes ; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſser & qui vouloit encore lui ravir ſa femme, & de plus la perte de ſon ſang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de ſe traîner juſqu'à cette grotte pour y chercher du ſecours. Sa foibleſse & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le Roi dans cet état, afin que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la maniere qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les Héros pâmés & les Divinités interdites, c'eſt-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de gaze, & enſuite, le ſoulevant de tous côtés, on le mena juſqu'à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de venir ſe ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte.

Dès qu'ils y furent, la Princeſſe apprit de la bouche de ſa belle-mere la triſte aventure de ſon cher Renard. En apprenant ce malheur, ſon déſeſpoir éclata de mille manieres différentes: elle vouloit ſe jetter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliſer un peu ſon eſprit, en lui diſant que, dès qu'elle arriveroit auprès du Renard

mourant, il ſe porteroit à merveille. Il n'y a rien de ſi doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de ſa tendreſſe. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui ſembloit immobile : ſon impatience fut enfin ſatisfaite ; ils aborderent, mirent pied à terre, & bientôt ſe rendirent au palais.

Nous les y laiſserons, s'il vous plaît, pour nous tranſporter où l'Archiduc.... Oh ! va te promener avec ton Archiduc, dit le Géant : je te défends abſolument de quitter ton isle que tout ceci ne ſoit fini. Comme il vous plaira, reprit le Belier ; & il pourſuivit ainſi :

Le Renard blanc, couché ſur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à ſa fin ; ſes yeux étoient fermés, & tout ſon corps ſans mouvement. Mais au premier cri que fit la Princeſſe, il ouvrit les yeux ; & rappellant, dès qu'il la vit, le peu qu'il lui reſtoit de force, il la regarda d'une ma-

nière assez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queue. Elle se jetta toute plate à terre auprès de lui. Mais la Gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée : Que faites-vous ? lui dit-elle ; il est question de guérir le Renard, & non pas de le plaindre.

Le Roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiere vue de cette aimable bête ; & pendant le discours de la Gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pouls du malade.

La Gouvernante le fit emmener dans son appartement, &, tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adressant encore à la Princesse : Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher Renard ? Sa vie est entre vos mains ; & dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez ; il se portera mieux que jamais : mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver.

Ce fut le comble du déſeſpoir pour la Princeſſe de ſavoir que le ſalut de ſon cher Renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation univerſelle ; tous les aſſiſtants ſe mirent à crier, Le carcan eſt perdu ! & mille voix, ſortant tout-à-la-fois de mille gaînes dont la chambre étoit ornée, ſe joignirent à ce concert, & ſur des tons différents crierent : Le carcan eſt perdu !

Le Roi de Lombardie, que les Chirurgiens ſondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible tintamare qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le Renard de ſes bleſſures en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, dit le Roi, pour un carcan ! Tenez, ajouta-t-il bruſquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt : je ſouhaite qu'il ſoit celui qu'on regrette ; car ſans doute il fera ceſſer ce bruit inſupportable que je ne puis ſouffrir. On peut juger du mal que la ſonde faiſoit au Roi par la maniere chagrine dont il envoyoit le carcan au ſecours

de ce même Renard qu'il avoit trouvé ſi aimable.

Quand le Chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort ; & la Princeſſe, qui vouloit ſe tuer, enrageoit de voir tant de gaînes ſans trouver un ſeul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui reſſembloit aſſez à la folie, le mit promptement au cou de ſon cher Renard. Auſſi-tôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes.

Ce changement ne diminua rien de la tendreſſe de la Princeſſe ; auſſi n'y perdoit-elle pas : & ravie de joie & d'admiration, elle étoit embarraſſée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher Renard qu'elle favoriſoit de ſes careſſes innocentes, ſans contrainte & ſans ſcrupule. Confuſe, & les yeux baiſſés, elle ſortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car ſans doute que vo-

tre grandeur sait depuis long-temps qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle Princesse. Quels furent leurs transports en se parlant! & sur-tout quels furent ceux de cette tendre Princesse, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle Nymphe, en étoit sorti d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y passer: il y rentroit, triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la Gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des souffrances de Férandine.

Hélas ! reprit le Prince, ſuſpendez pour un moment la pitié qui vous intéreſſe pour Férandine ; c'eſt la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle ſouffre. Ils sont encore plus grands que vous ne penſez, repartit la Gouvernante ; cependant ſon ſoulagement dépend de vous, ſi vous êtes encore en poſſeſſion de votre peigne. Sur le champ il le tira de ſa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui dit : Eh bien ! il faut peigner la Nymphe dont vous deſirez ſi ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? Si je le jure ! reprit-il : oui, je le jure. Qu'on me mene promptement à l'endroit où eſt cette malheureuſe Nymphe enchantée. Doucement, dit la Gouvernante ; & ſi, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ſes attraits & dans la douceur de ſon premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouſer la charmante Férandine, ſœur de Pertharite, y conſentirez-vous ? Non, s'écria le paſſionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la

Gouvernante, ſi ſon repos eſt à ce prix, que ferez-vous ? Courons, répondit-il, la délivrer de ſes malheurs ; qu'elle me doive ſa tranquillité, je la paierai ſans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la Gouvernante, venez la peigner ſi vous oſez !

A ces mots, elle le mena, ſuivi de tout le monde, juſqu'à la porte d'un ſalon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit au milieu de ce ſalon cette malheureuſe Nymphe aſſiſe dans un fauteuil, & paroiſſant toute embraſée. Sa gorge & ſes bras étoient à demi découverts : & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut ; car ſa tête étoit enveloppée de flammes épaiſſes qui lui tenoient lieu de cheveux, ſon viſage étoit tout enflé, & ſes yeux étoient près de ſortir de ſa tête.

Regardez, dit la Gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphe que vous adorez, en la débarraſſant de la tête du crocodile & de ſa peau : allez la peigner.

Il ne ſe le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira ſon peigne, & ſe jetta d'abord dans le ſalon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit le peigne, au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'aſtre du jour, lui tendit la main : il ſe mit à genoux pour la baiſer.

Alors le beau Pertharite, entrant dans le ſalon qui avoit repris ſa fraîcheur naturelle, ſe jetta au cou de la Nymphe, qui, de ſon côté, l'embraſſoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvements de jalouſie qui vouloient naître dans ſon cœur, par les doux noms de frere & de ſœur qui frapperent ſon oreille, & qui lui apprirent avec des tranſports de joie inconcevables, que ſa divine Nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuſer la main, & qu'il ſe flattoit dans ce moment de poſséder bientôt. Il ne pouvoit ſe perſuader que ſon bonheur fût réel : ſon étonnement auſſi ne pouvoit ceſſer, quand

il penſoit que cette Beauté céleſte qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes étoit la célebre Férandine, & que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard, eût été ſi paſſionnément aimé de ſa ſœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits & les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui, par ſes empreſſements & par ſes soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendreſſe. Comme ſa bleſſure étoit peu de choſe, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'eſprit de l'Archiduc mon pere, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de ſpectres & de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naiſſant une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute

couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, & un peigne de l'autre: Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan; & vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adreſsant à ma ſœur, peignez-vous de ce peigne, ſi vous voulez que votre pere rentre dans ſon bon ſens: & pour vous conſoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, ſachez que quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera; & vous, belle Férandine, la même choſe vous arrivera lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La Mere aux gaînes diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce château, & pour guérir l'Archiduc mon pere, je me preſsai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas plutôt mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vu. Ma ſœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit pas abandonné

dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je ſongeai d'abord à garantir Férandine du piege que la Mere aux gaînes nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geſte la trompa : elle crut que je la priois de ſe peigner ; & eſpérant que le peigne seroit peut-être le contre-poiſon du carcan, elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ſes cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du château, en jettant ſon peigne comme j'avois fait mon carcan, gagna enſuite la forêt, & ne ceſſa de courir, qu'elle n'eût gagné le rivage oppoſé à cette isle. Je la ſuivis par-tout, & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau, elle ſe déshabilloit pour y entrer. Mais elle jetta par malheur ſa vue ſur cette vilaine peau ; & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une puiſ-

sance invincible de s'en envelopper, & de se précipiter dans la mer.

Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher où je faisois des cris & des lamentations vers le château de cette isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe : je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'isle.

Je vis ma sœur dans un de ses bons jours. Elle me conta comme la Gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde : mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée ; de sauter ensuite dans la mer ; & de venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve.

La Gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de revenir de temps en temps voir Férandine : nous

convînmes des ſignes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remede à nos maux, c'eſt-à-dire le peigne & le carcan : la fortune, ou plutôt les enchantements de la Mere aux gaînes, me conduiſirent au petit palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, comme je me ſentis forcé de la quitter lorſque le carcan ſe referma ; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'isle prenant la parole : C'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la Mere aux gaînes, par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'Archiduc & ſur ſa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, & ....

Non ! non ! s'écria le Géant, je n'en veux

pas entendre parler; je suis si soûl de gaînes, que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Belier; car vous savez comme tous les contes finissent. Eh! que sais-je comme celui-ci finira? reprit le Géant: acheve-le donc, & acheve-le promptement.

Le Roi de Lombardie, continua le Belier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'Archiduc obtint la paix, de la Mere aux gaînes, avec le retour de sa raison: elle donna l'isle enchantée, la grotte aux bains, & tout le pays à la ronde, au beau Pertharite. Il y établit sa résidence avec la Princesse de Lombardie, qu'il épousa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Belier ayant, heureusement pour les Lecteurs aussi bien que pour le Géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le Héraut d'armes vers le Druïde & sa fille.

*Fin de la premiere Partie.*

# LE BELIER,

## CONTE.

### SECONDE PARTIE.

PENDANT que le Belier amuſoit le Géant ſon Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'eſprit de ſa fille, en calmant les mouvements de ſon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enſemble n'auroïent pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu ſincere du petit Poinçon ne l'aſſuroit que trop que ſa fille avoit quitté toutes ſes rigueurs en faveur du Prince de Noiſy. Il aimoit donc Alie, comme un pere opulent & ſpéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit ſon temps à vouloir lui prouver, par les raiſonnements les plus ſubtils, & par les démonſtrations les plus convaincantes,

qu'elle devoit haïr le Prince de Noisy, au lieu de l'aimer : tout cela ne la persuadoit point ; & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre.

Le Druïde, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere ; & prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter : mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez ; car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle maniere la race des Pepins est en possession d'un trône que mon grand-pere votre bisaïeul croyoit lui appartenir ; qu'après d'inutiles efforts

pour rentrer dans ſes droits, il trouva dans l'étude de la philoſophie de quoi ſe conſoler de l'injuſtice de la fortune : mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoiſsances que mon pere acquit dans les ſecrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré : une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des eſprits dans les quatre éléments ; & leurs intelligences, jointes à mes lumieres, m'ont rendu ſavant dans l'avenir, & ne me laiſsent rien ignorer du paſsé. Cependant, comme il n'eſt point de puiſsance mortelle qui puiſse être au-deſsus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, & d'être inutilement inſtruit de leur deſsein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots ni le malheur qui nous menace.

Le plus grand de mes ennemis eſt l'Enchanteur Merlin ; & la mortelle ennemie

de l'Enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la Mere aux gaînes; elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin. Je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi. Merlin, moins ſavant qu'elle à la vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux, avoit pris tant de formes différentes qu'il s'étoit rendu maître du plus précieux de ſes tréſors; c'étoit un couteau dont les merveilleuſes vertus faiſoient le principal appui de tous ſes enchantements. Enfin ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligerent, contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit par-tout des eſpeces de bureaux tout farcis de gaînes; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer ſon ſecours une offrande de couteaux, dans l'eſpérance que celui qu'elle avoit perdu ſeroit à la fin remis dans quelqu'une de ces gaînes.

La Magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie, qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-temps à la Cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence : c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts ; &, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siecles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe.

Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie, le fameux Dagobert mon pere trouva le moyen de s'en emparer ; & cette merveille, qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, &, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de straragêmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entrepriſes ; & ces lieux que nous habitons étoient inac-

ceſſibles à tous ſes attentats : mais je tremble que mon livre ne ſoit entre ſes mains, & ne le rende maître de nos deſtinées.

Je commence à croire que ce Belier implacable, dont la haine ſe déclare ſi hautement contre nous, eſt l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes ſortes de voies. Le grand Dagobert mon pere, qui prévit votre naiſſance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous ſeriez au monde. C'eſt ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puiſſance d'aucun homme : c'eſt pour cette raiſon qu'il eſt au fond de la fontaine appellée la Fontaine du berceau, dont on n'approche pas impunément; car ſi celui qui l'aura conquis doit vous poſséder, celui qui oſera l'entreprendre ſans y réuſſir en fera ſon tombeau.

Le téméraire Prince de Noiſy, dont la deſtinée étoit de rendre la vôtre malheu-

reuſe, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au riſque d'y ſuccombet : mais il a péri d'une autre maniere. Oui, ma fille, pourſuivit le Druïde, ce fantôme qui vous avoit troublé la raiſon doit s'effacer de votre cœur ; & s'il eſt vrai que vous ayez entendu ſa voix depuis peu, ſoyez sûre que ce n'eſt qu'une illuſion produite par l'Enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piege.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au diſcours de ſon pere : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, &, après tout ce qui accompagne un vrai déſeſpoir, elle s'évanouit entre les bras de ſon pere. Revenue de cet évanouiſſement, elle voulut ſavoir de quelle mort ſon cher amant avoit fini ſes jours, pour mourir de la même maniere. Le Druïde eut beau lui dire qu'il n'étoit pas queſtion de mourir pour un homme dont la vie avoit été le ſeul obſtacle à ſon bonheur ; que ſon projet étoit de reſtituer à la Mere aux gaînes le larcin de

leur ennemi, pour joindre enſuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union le sort lui préparoit un établiſsement plein de gloire & de félicité : tout cela ne ſervit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empreſsements d'une curioſité ſi bizarre.

Il conduiſit ſa fille aux pieds de la ſtatue de Cléopâtre, fit ouvrir la ſtatue, & permit à l'aimable Poinçon d'en ſortir, & de ſe rendre viſible. Mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda ſeulement pas ; il fut au déſeſpoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout ſon cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque ſervice.

Le Druïde confia à Poinçon le taliſman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide & des pierreries qu'il avoit ſi long-temps gardés ſans les voir. Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre

grandeur. Il étoit éblouiſſant par l'éclat dont ſa lame brilloit; il étoit à deux tranchants, & la pointe en paroiſſoit fort aiguisée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de reſpect; & le mettant entre celles de ſa fille : Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regrettez; je veux que vous ſoyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce couteau ſur l'endroit le plus uni de la ſtatue; les caracteres qu'il y tracera conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité.

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis tout-à-coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon malheur, & pour s'affermir dans la réſolution de n'y pas ſurvivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers; voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poiſsy,
Par une funeſte aventure,
La fin, ſans voir la ſépulture,
Du pauvre Prince de Noiſy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puiſqu'elle eſt enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Belier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit : mais ſon pere la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer ſon déſeſpoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit ſa miſérable vie juſqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Belier Merlin, pour le faire périr dans des tourments auſſi longs que violents. Car je vous laiſse à penſer combien on trouve horrible & déteſtable le meurtrier de ce qu'on aime, & ſi la grandeur des ſupplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juſte vengeance.

Mais l'affaire étoit de ſe ſaiſir du coupable. Le Druïde dit à ſa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter ſon deſſein redoubloient ſon impatience & ſon déſeſpoir. Elle embraſſoit les genoux de ſon pere, & le conjuroit, par toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets en uſage pour hâter l'heureux moment de ſa vengeance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du château.

Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il vint annoncer au Druïde le Héraut d'armes du Géant. Il fut réſolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduiſit dans le ſalon du palais, où le Druïde le reçut, tandis que ſa fille, ſuivie du petit Poinçon, ſe mit en devoir d'attendrir les boſquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ſes plaintes douloureuſes : mais tout fut inſenſible à ſa douleur ; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tin

compagnie, & qui mêla ſes larmes à celles qu'elle donnoit au ſouvenir du Prince de Noiſy. Cette triſte occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joie, l'étonnement & l'inquiétude étoient peints à-la-fois ſur le viſage du Druïde, quoiqu'il ſoit aſsez difficile de les peindre enſemble ſur un même viſage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour nous que je n'aurois eſpéré de mon art : l'ennemi prévient tous les pieges que j'aurois pu lui préparer ; il vient enfin ſe livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propoſitions du Géant : il n'y a que lui ſeul qui puiſse avoir la connoiſsance du tréſor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noiſy, pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu ſe prévaloir contre lui. Cet avantage ſuffiroit non ſeulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur

de ſes projets. Il ne vient ici, ſous prétexte de ſe faire dorer les cornes & les pieds, que pour ſe rendre maître d'un tréſor dont dépendent nos deſtinées, & qui, depuis la perte du livre qu'il poſsede, eſt mon unique reſſource : il ſe croit ſi bien caché ſous cette figure de Belier, qu'il s'imagine nous ſurprendre dans une vaine confiance. Il doit ſe rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai conſenti ſur-le-champ à toutes ſes propoſitions, & demain vous serez inſtruite de la maniere dont je prétends qu'il ſoit reçu.

Cette nouvelle ſuſpendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur eſpoir d'une vengeance prochaine ; & quoique le nom ſeul du Belier la fît frémir d'horreur, elle ne ſouhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver ſon pere, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut néceſsaires contre les deſseins de l'Enchanteur, mena ſa fille à la ſtatue de Cléopâtre. Le déſeſpoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue ; pas un ſeul

ornement ne ſoutenoit ſes attraits; & cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que ſa beauté,

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout ſon abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non quand ſoumiſe à tant de maux
Elle habitoit ſa peau marine,
Mais quand brillante ſur les eaux
Dans cette ſuperbe machine
On la prit pour Vénus ſortant du ſein des flots.
Tout cela n'eſt que bagatelle:
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous ſavez, le goût le plus fidele,
Je me ſerois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois priſe pour vous.

Cette Belle donc ſe rendit avec ſon pere au pied de la ſtatue : tout y étoit préparé pour la ſcene qu'on avoit méditée. Un vaſe, enrichi de gros diamants, contenoit une liqueur encore plus précieuſe, puiſque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernieres inſtructions à ſa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis ſa bague à la main gauche, & dans la droite ce couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte ; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements, depuis que je n'ai plus le taliſman que je vous laiſſe : vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il faſſe pour vous nuire ; ſouvenez-vous ſeulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Belier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vaſe que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera ſans aucune défiance ; mais comme il ſait qu'il n'en peut être poſſeſſeur avant que d'en être touché,

faites ſemblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes : faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler ; & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a ſur la tête. S'il quitte alors ſa forme de Belier pour paroître ſous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire ſi c'eſt lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puiſſe vous échapper : & s'il ne quitte point ſa forme de Belier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous ſera poſſible. Poinçon, que je rends inviſible, reſtera auprès de vous.

Le Druïde embraſſa ſa fille, & ſe retira dans le ſalon après ces inſtructions. A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes ; & quelques moments après, le Belier, ayant montré ſon paſſeport, parut au milieu du jardin. Tout le ſang d'Alie s'émut dans ſes veines à l'aſpect du meur-

trier de ſon amant : l'impatience qu'elle ſentoit de l'avoir à ſa diſcrétion étoit ſi violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit, pour ne pas découvrir ſes intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baiſa la tête pour la ſaluer. Elle crut qu'il lui préſentoit les cornes pour être dorées de ſes belles mains : cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même ; & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : Couche-toi là, ſcélérat ! ſi tu veux que je te touche. Le Belier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laiſsa pas d'obéir, & ſe mit tout de ſon long à ſes pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ſes inſtructions, elle voulut commencer par le plus sûr ; & lui ayant enfoncé le couteau juſtement à l'endroit du cœur, elle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord.

Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à ſon pere la mort

du Belier, & lui porter ſa glorieuſe dépouille. Mais quelles furent ſes alarmes quand elle vit la ſurpriſe & l'horreur du Druïde! Malheureuſe! s'écria-t-il en reculant, quel ſang viens-tu de répandre, puiſque ce n'eſt ni celui du Belier ni celui de l'Enchanteur? Regarde les dépouilles que tu m'apportes.

Alors elle jetta les yeux ſur la main dont elle croyoit tenir la laine du Belier Merlin, & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur ſecrete s'empara de ſon ame; & laiſſant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de *funeſte*. Son pere eut beau l'appeller & courir après elle, jamais elle ne ſe fût arrêtée, ſans le concert nouveau qui frappa tout-à-coup ſes oreilles. Les ſtatues du jardin, animées par quelque enchantement, ſembloient unir leurs voix lugubres pour chanter:

Ah ! c'eſt Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Tous les oiſeaux des boſquets les plus éloignés ſe raſſemblerent autour des ſtatues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'eſt Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les ſtatues, les oiſeaux & les échos, qui diſoient tous la même choſe, ne diſoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, ſe débarraſſant des bras de ſon pere qui l'avoit jointe tandis qu'elle donnoit toute ſon attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la ſtatue de Cléopâtre. Quel ſpectacle pour un cœur rempli de la tendreſſe la plus vive & la plus ſincere qui fut jamais ! Il n'étoit plus queſtion de ce Belier, objet de ſa vengeance & de toute ſon horreur : le beau Prince de Noiſy, tel & plus charmant en-

core que lorſqu'elle le vit à la fontaine du berceau, verſoit ſon ſang à gros bouillons par l'affreuſe plaie qu'elle venoit de lui faire. Elle ſe précipita ſur lui, & l'embraſſa pour la premiere & derniere fois de ſa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne sais, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit : mais je sais bien que le ſavant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduiſant ces Mémoires. La ſcene étoit attendriſſante : car la belle Alie, appuyée contre le piédeſtal de la ſtatue, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les amants, & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Silphydes & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient, en pleurant, à ce triſte & funeſte ſpectacle.

C'eſt ainſi que l'on peint la Reine de Cythere
Arroſant de ſes pleurs le mourant Adonis,
Lorſqu'une chaſſe téméraire
Les eut pour jamais déſunis.
C'eſt ainſi que l'on peint une troupe légere
D'Amours autour d'eux réunis,
Briſant leurs armes, de colere,
Pouſſant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mere.

Si l'illuſtre & ſavant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré là; car, le héros de la piece égorgé sous la figure du Belier, & reconnu sous la ſienne, le reſte ne doit pas mériter une grande attention: cependant, pour ſatisfaire votre curioſité ſur l'établiſſement du nom de Pont-Alie, il faut aller juſqu'à la fin de l'hiſtoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui cauſoient tant d'événements imprévus, il n'étoit pas homme à reſter dans l'état où

nous l'avons laiſsé. Son premier soin fut de retourner au palais; il y avoit laiſsé, pour courir après ſa fille, l'unique reſsource qui lui reſtoit. Il ordonna aux Silphydes d'enlever le corps du Prince de Noiſy, & de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver: enſuite il emmena Alie dans le cabinet des Veſtales, & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le déſeſpoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du Druïde furent mal exécutés; car les Silphydes, timides & effrayées de ſe trouver ſeules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prierent, tandis qu'elles reſteroient avec elle, de porter le Prince de Noiſy à la fontaine du berceau. Il ſembloit que le changement dans l'exécution des ordres du Druïde ne dût être d'aucune conſéquence: cependant il penſa tout gâter, comme on verra dans la ſuite.

L'empreſsement du Druïde n'étoit pas frivole: il avoit pour objet le couteau en-

chanté que ſa fille avoit laiſsé tomber dans le ſalon du palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce tréſor, & plus rien à eſpérer ſans le ſecours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par haſard laiſsé tomber ſur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée ſur quelque choſe de ſolide, elle écrivoit : il trouva donc une infinité de caracteres tracés ſur les carreaux du ſalon. Le couteau, teint du ſang de l'infortuné Prince de Noiſy, marquoit diſtinctement tous les traits de l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le ſaiſit & l'arrêta : mais quoique toutes les langues de l'univers lui fuſsent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le coureau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASCA TUXIL GRIMORION GRINA NAXUN CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux du marbre, ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce

maudit CASCA TUXIL, &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang dont il étoit ſouillé pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine : mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la ſtatue de Cléopâtre pour le remettre à ſa place ordinaire : mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit ſon éclat; & tout le ſang diſparut.

Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais l'ayant appuyé près du même endroit de la ſtatue où il avoit écrit la premiere fois; il y répéta encore les mêmes caracteres que dans le ſalon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer contre la ſtatue, ou de s'en frapper pour ſe punir de ſon ignorance. Cependant comme il étoit vraiment philoſophe, il prit un parti plus raiſonnable : après l'avoir renfermé dans la ſtatue,

il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriac, du chaldéen & du chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des Vestales où les Silphydes la gardoient, représentoit par-tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais Empereurs; & d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des Vestales, que cette tendre & désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi

toute ſa douleur : ce furent des cris & un redoublement de déſeſpoir qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer ; elle demandoit au ciel, à la terre & aux Silphydes, cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle, lorſqu'en jettant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantés du meurtre de l'infortuné Belier ! A cette vue ſon déſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux ; & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une veſtale fauſſement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur dont elle vouloit charger les Silphydes pour le rendre à ſon cher amant.

Les Silphydes furent effrayées de ſon égarement ; elles reculerent quelques pas. Alors Alie s'écria : Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt

que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en ſe levant avec précipitation; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour ſe trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoiſes traveſties en nymphes qui gardoient Alie, que de vraies Silphydes, car elles ſe ſauverent dès que leur maîtreſſe eut dit qu'elle voyoit l'ombre de ſon amant: & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une inſenſée, croyant pourſuivre le Prince de Noiſy, qu'elle appelloit à haute voix.

Elle étoit parvenue juſqu'à la porte du jardin; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que ſon amant lui venoit d'échapper par là. Cet obſtacle auroit terminé ſa courſe, puiſque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, ſans la bague qu'Alie avoit au doigt, & que ſon pere lui avoit miſe pour la garantir des ſupercheries de l'Enchanteur Merlin.

Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin : dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit ; & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, & le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Belier. Si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue ; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation : & si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont & la Nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague. Mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du Druïde, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre & lui ; & tandis que la triste scene dont nous venons de parler se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit ces-

sé de roder au-dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en poſſeſſion de ſa maîtreſſe & des tréſors du Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Belier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de ſon impatience & de ſes réflexions, il venoit de paſſer le pont pour regagner ſon quartier, lorſque la malheureuſe Alie l'ayant apperçu parmi les ténebres, le prit d'abord pour cette chere ombre qu'elle pourſuivoit; & cette idée lui faiſant redoubler ſa courſe : Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers ſoupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere.

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit ſon oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appellé Nain, il ſe retourna, & vit un viſage dont l'éclat diſſipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ſes penſées en voyant la belle Alie

qui venoit, les bras ouverts, ſe précipiter dans les ſiens! Il imagina que le fidele Belier avoit égorgé le Druïde; & que ſa fille, libre déſormais, s'abandonnoit dès cette premiere occaſion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure juſtement où nous en ſommes, pour rentrer chez le Druïde: l'heure étoit indue, les illuſions menent loin, & les Géants ſont avantageux.

Tandis que celui-ci ſe ſentoit tout tranſporté d'une fortune ſi peu eſpérée, le Druïde, ayant inutilement feuilleté ſes antiques manuſcrits, ſe ſouvint enfin de ſa fille: mais comme il la croyoit en ſûreté ſous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau pour diſpoſer du corps de l'infortuné Prince de Noiſy ſelon qu'il avoit réſolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les Silphydes dont les unes ſe cachoient dans les paliſsades, & les autres fuyoient à ſon approche: il les appelloit à haute voix,

en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux ? lui dit le Druïde, & qu'est devenue ma fille? Votre fille, reprit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des Silphydes : mais pour le corps du Prince de Noisy dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui, je déplorois sa cruelle destinée, & je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand & le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul

devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la fontaine, pour le purger du ſang dont il étoit souillé, avant que vous vinſſiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du Prince de Noiſy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé juſqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts ; & dans le même inſtant le berceau s'étant élevé juſqu'au-deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux.

C'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde, tu as vaincu ! Mais pour toi, ſcélérat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le miſérable Poinçon étoit plus mort que vif. Cependant le Druïde ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la ſtatue de Cléopâtre pour l'y renfermer : mais cette même ſtatue qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du taliſman pour y remettre le couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le Druïde

s'apperçut qu'il avoit laiſsé ſa bague au doigt de ſa fille : il courut la chercher au cabinet des Veſtales, & vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches & nouvelles menaces pour l'infortuné Poinçon. Le Druïde regagna ſon palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les déſaſtres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Aſtronome qui ne ſuſpende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit une comete ou quelque autre phénomene, & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe, qui ſembloit ſuſpendue en l'air, & qui groſſiſsoit à meſure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiere, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſsades, il lui parut

attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui cauſoit un étonnement merveilleux, vint enfin ſe poſer au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un eſprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot; & les cornes des animaux qui l'avoient traîné n'étoient autre choſe que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le Druïde donnoit toute ſon attention à ce nouveau ſpectacle, le chariot s'ouvrit, & la Mere aux gaînes en ſortit en lui préſentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit ſi bien ſon âge, qu'elle ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents: elle avoit une andrienne de velours cramoiſi, ſemée par-tout de gaînes en broderie d'or.

Donnez, dit-elle au Druïde, le ſoin de

cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde, elle pourroit vous être de quelque ſecours dans l'embarras où je ſais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par haſard aujourd'hui; & j'ai vu en examinant mes livres, que ce que je cherche n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minutes que je suis parrie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeſte accident qui vouseſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-temps. Mais allons nous repoſer dans vorre palais.

Le Druïde ayant appellé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévere de conduire le chariot au cabinet des Veſtales, & de le garder.

En entrant dans le ſalon du palais, la Mere aux gaînes fut frappée des caracteres que le couteau avoir tracés: elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court: Que vois-je! dit-elle, & par quelle aventure mon précieux couteau s'eſt-il échappé des mains du perfide Merlin, pour vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au

reſte des mortels ? Le Druïde émerveillé, ſans pourtant lui révéler l'aventure de ſon couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie
Tant que vous aurez ſon berceau.
Gardez votre Belier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte Mabillon nous aſſure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraiſe de la Mere aux gaînes ; que cependant il ne voulut pas lui avouer ce qu'il en étoit.

La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit : Paſſons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous inſtruire de certaines choſes qui ſont ſans doute échappées à cette connoiſſance univerſelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots, le Druïde la

conduiſit dans la ſalle des peintures. C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre à freſque la repréſentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives, & tout cela ſi bien imité, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'eût priſe pour une véritable tapiſſerie : des figures groteſques, des muſiques barbares, des oiſeaux de la Chine, & mille fleurs indiennes, en faiſoient le ſujet. Les tableaux qu'on y voyoit ne repréſentoient ni le paſsé ni le préſent : cela n'étoit pas digne de l'art ni de la ſcience du Druïde. Le plus bel ouvrage dont cette ſuperbe ſalle paroiſsoit enrichie, étoit le portrait d'un Prince auguſte & majeſtueux, qui dans les ſiecles futurs devoit réunir le vaſte empire des Gaules ſous ſa domination, & dont la gloire devoit s'étendre juſqu'à de nouveaux climats. La Mere aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après ; & dès qu'elle eut donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'aſſit ſur un magnifique cana-

pé, & fit mettre le Druïde auprès d'elle pour lui conter ſes aventures.

Le Druïde n'étoit guere en état de donner ſon attention au diſcours de la Mere aux gaînes ; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caracteres du ſalon, & le deſir de retrouver Alie, lui cauſoient une agitation intérieure que toute ſa raiſon pouvoit à peine diſſimuler : cependant il écouta avec une tranquillité apparente la Magicienne, qui parla de cette maniere :

QUOIQUE je ſache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très certaine que les plus eſſentielles & les plus particulieres vous ſont inconnues : c'eſt de quoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis fille du premier Souverain de la Gaule armorique, continua-t-elle. En naiſſant on m'appella Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiecle. Je na-

quis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant : mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans la ſuite, que j'ai paſsé pour un miracle de beauté ; & mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un eſprit qui ſurpaſsoit l'éclat de tant de graces. Ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie.

Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'eſprit & la ſcience les diſtinguoient : je fus long-temps ſans en voir qui fuſsent dignes de mon choix. Tout mon plaiſir étoit la ſolitude ; & tous mes amuſements, la lecture. Mon pere, le Prince le plus magnifique de ſon ſiecle, étoit auſſi le plus ignorant : cependant il avoit raſsemblé à grands frais les livres les plus rares & les plus curieux de l'univers ; mais il n'en avoit jamais lu un ſeul. Cette bibliotheque étoit mon séjour ordinaire. De ma lecture & du choix que j'en faiſois, je tirai les premiers éléments de ces connoiſsances qui m'ont rendue ſi fameuſe.

Une application continuelle, jointe à la

pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtreſse des caracteres les plus inconnus, & du ſens le plus obſcur des livres dont cette bibliotheque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangements par les planetes & les conſtellations sous les différentes figures dont les Aſtronomes nous les repréſentent. Je ne doutai pas que ce ne fuſſent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caracteres dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage ſi difficile & inconnu à tout autre, malgré le myſtere & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles par les ſecrets que ce livre me révéla.

Mon pere, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit ſouvent menacée de faire brûler

tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de ſa bibliotheque pour me mener à une chaſſe à l'oiſeau. On me mit en habit de chaſſe. Je montai à cheval ; & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre ſexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes, ſans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaſte plaine que bordoit une riviere aſſez profonde. Dès que la chaſſe commença, mille cris s'éleverent ; & mon cheval, effrayé, m'emporta d'une courſe rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita ; & l'ayant paſſée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre ; & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps, &, trouvant un lieu propre à me repoſer, je m'aſſis ſur un gazon naiſſant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie. Elle me mena ſi loin, que le jour commençoit à baiſſer, lorſque j'en fus tirée par

un aſsez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros hibou cauſoit ce bruit : il tomboit de branches en branches ; & s'étant embarraſsé ſur la derniere par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit ſervi pour la chaſse. Les oiſeaux de cette eſpece sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiſeaux. Comme j'en faiſois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais au lieu de s'envoler, lorſque je l'eus débarraſsé, il ſe mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obſcurité naiſsante commençoit à lui rendre l'uſage de la vue que le grand jour lui avoit ôté. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, & s'envola. Son vol ne fut pas rapide ; il ſe poſa ſur un autre chêne à dix pas de là, & fit un ſecond cri. Je m'en approchai : mais le hibou diſparut ; & de l'endroit où je l'avois vu il ſortit un rayon de lumiere. Pluſieurs flambeaux parurent un

moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs m'ayant trouvée, je regagnai la Cour de mon pere, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliotheque me fut interdite : tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes ; & comme mon pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté : j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou.

J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumiere ; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis

d'un profond ſommeil. Il ne dura guere; & ce qui cauſa mon réveil fut de me ſentir preſque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines ſous leſquelles on peint les Satyres: il en avoit le viſage; & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, ſon corps étoit hériſſé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, ſi le hibou le plus effroyable que jamais hibou puiſſe être n'eût alarmé ce monſtre. Il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri: il vit comme moi quelque choſe de lumineux entre les griffes du hibou, qui, deſcendant à plomb ſur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre. La terre étoit arroſée de ſon ſang; & quoique j'en euſſe horreur, je ne laiſsai pas de m'en approcher: je ne pus réſiſter à la curioſité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverſe, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroiſſoit enfoncée dans ſon cœur.

Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point souillés de ſang m'éblouirent par leur éclat.

Dès que ce couteau fut en ma poſſeſſion, je crus avoir le plus précieux de tous les tréſors, & je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui ſortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faiſoit que rendre la couleur du ſang plus vive. Ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe ſur le rocher pour eſſayer ſi le ſang ne s'effaceroit point: mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau ſembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai; & ſuivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caracteres communs. Mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre ſalon, & c'eſt ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher :

Jeune Beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue ſur ces premieres circonſtances de ma vie, parce-qu'elles ne vous étoient pas connues : je vais vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpéculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſouilloit mon couteau n'avoit pu le faire diſparoître. Je m'aviſai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or ſe fondit, & le ſang s'effaçant juſqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les aſtres du ciel. Je le conſultois dans toutes mes difficultés, & je ſortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à préſent que ce n'eſt que dans le temps qu'il

eſt ſanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai ſouvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit ſervi pour écorcher Marſyas, puiſqu'il rendoit des oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finiſſons.

Je reſtai auprès de mon pere ſans jamais vouloir conſentir aux engagements pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter; & j'y reſtai dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années.

Je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-temps; & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangeres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe & les Indes.

Pluſieurs ſiecles s'étant écoulés pendant ces différents voyages & les longs ſéjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe,

pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin par-tout répandue. Le desir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouailles dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin; je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit; mais je ne fus pas si contente de son caractere, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable & pour s'insinuer auprès de moi

avoient pour but ſon intérêt. Il me parloit ſouvent de cette merveilleuſe Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faiſoit mention, & qu'on croyoit encore, diſoit-il, parmi les vivants. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu immortelle cette Beauté fameuſe : en me diſant toutes ces choſes, il me regardoit avec une extrême attention.

Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes tréſors. Toute ma ſcience ne pouvant me raſſurer contre les artifices d'un homme qui ſembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin ; &, pour m'y cacher à ſa pourſuite & à tous ſes projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue. Mais toutes mes précautions furent inutiles : le perfide fit tant, qu'il m'enleva mon couteau.

Vous ſavez une partie de ce qui m'eſt

arrivé depuis : vous ſavez le ſujet de ces gaînes univerſelles qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux gaînes ; vous ſavez auſſi ce qui m'attira en France. Je suis inſtruite de ce qui vous eſt arrivé depuis deux jours, & c'eſt pour vous offrir tout le ſecours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chaſsé de l'Angleterre, a non ſeulement trouvé un aſyle à la Cour de Pepin, mais ſa nouvelle faveur l'a mis en poſſeſſion de la Principauté de Noiſy : c'eſt là qu'il a élevé ſon fils dans la même crainte de votre voiſinage que vous avez toujours eue du ſien.

Vous voyez que les aſtres ſe sont moqués de toutes les précautions que vous avez priſes l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendreſse devoit être ſi fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a inſtruite de toutes ces choſes, & me promet la poſſeſſion du tréſor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeller ſon fils des portes du trépas à la vie ; & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que l'Enchanteur ſe ré-

ſoudra à me rendre mon couteau. C'eſt maintenant à vous à m'apprendre par quel haſard il a pu échapper de ſes mains pour égorger ſon fils, & pour tracer enſuite les caracteres que j'ai lus ſur le marbre de votre ſalon.

Le Druïde, pénétré de ſon affliction, ne pouvant plus ſe contraindre, & ſentant de plus le beſoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, ſe jetta alors à ſes genoux, & en les arroſant de ſes larmes, il lui conta naturellement l'état préſent des choſes.

Quoi ! s'écria la Mere aux gaînes, le Prince de Noiſy a diſparu dans la fontaine! le berceau d'Alie, en paroiſſant au-deſſus de l'eau, a été enlevé par Merlin! car, n'en doutez point, c'eſt lui-même qui vous a fait le vol; &, de plus, votre fille eſt perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous eſt le plus ſenſible de tous, me fait trembler pour vous, puiſque vous ne la trouverez qu'en retrouvant ſon berceau; & comment l'eſpérer, votre plus cruel en-

nemi en étant poſſeſſeur ? & cet ennemi eſt Merlin, qui, malgré mes soins & mes précautions, m'enleva mon couteau.

En diſant ces mots, quelques larmes échapperent à la Magicienne, &, d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt :

Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'eſt ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux tréſor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords ſi cuiſants, & qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvois-je faire de plus pour te conſerver ? Que ne me gardois-tu de même ſelon ta promeſſe, quand le chariot enchanté vint ſe préſenter à mes yeux dans les déſerts de l'Apennin ?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mere aux gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre ſon temps pour

lui apprendre que ce couteau ſi précieux & ſi regretté étoit en ſa puiſsance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanouir. Le Druïde la conduiſit à la ſtatue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la ſtatue & de la Magicienne, à qui il avoua qu'en perdant ſa fille il avoit auſſi perdu ſon taliſman qu'elle avoit au doigt : il lui apprit que cette bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la ſtatue qui renfermoit ſon couteau.

La Magicienne, déſeſpérée, réſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage pour triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous

avons laiſsée ſe jettant à corps perdu entre les bras du Géant. Cette ſituation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie : mais grande étoit la vertu des taliſmans antiques ; & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient.

La charmante Alie, qui penſoit courir après l'ombre de ſon cher amant, s'étoit attendue à n'embraſſer que l'air : mais quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais ! Sa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jetter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour ſe débarraſser du Géant, qui, loin de lâcher ſa proie, la porta dans ſon quartier, ſans qu'elle eût ſeulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de ſon ame, quand elle ſe vit renfermée, & qu'elle vint à ſonger que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute ſa tendreſe, & qu'elle ſe trouvoit au pouvoir d'un monſtre qu'elle déteſtoit !

Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noisy. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le Géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Belier. Il est mort, lui répliqua-t-elle ; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux Prince de Noisy ! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la....

Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, & sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse ! lui dit le Géant en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie ! sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue, tout botté, dans mon lit. Mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il

eſt vrai que tu aies tué mon Belier. Je vais t'enfermer dans ſa chambre, & enſuite je m'informerai de la vérité. Tremble, ſi mon favori n'eſt plus : ton pere ſera ma premiere victime ; & quand je ſerai las de t'avoir fait ſervir à mes amuſements, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable ſentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Belier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla juſqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau ſe mit en campagne.

La malheureuſe Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, ſongeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout ſur les murailles : elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidele & délicat Belier, & ce fut pour elle un nouvel accroiſſement à ſa douleur, qui fut interrompue à la vue

de ce livre qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druïde au Prince de Noiſy pour le ramaſser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane : dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empreſsement qu'elle eut de ſaiſir une ſi heureuſe occaſion de ſe ſauver tenant ſon livre : mais elle ſe garda bien de tourner ſes pas vers le jardin de ſon pere, où elle ſavoit que le Géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſsez grand détour ; & après avoir marché aſsez long-temps, elle apperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſy. Dès qu'elle y fut aſsez avancée pour ſe croire en ſûreté, elle ſe laiſsa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante & de laſſitude. Elle ſe seroit donné moins de tourment, ſi elle avoit pu s'imaginer ce qui ſe paſsoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Belier, étoit ſorti de chez

le Druïde environ en même temps que le Géant ſortoit de ſa demeure : ils ne manquerent pas de ſe rencontrer. D'auſſi loin que le Seigneur Moulineau apperçut ſon cher favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui, plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des tréſors de ſon ennemi. Mais il fut fort ſurpris de voir que ſon favori le Belier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeller & le menacer en courant, le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette pourſuite de l'autre, par le terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi long-temps, que le Géant ſe rendit ; &, après un vaſte détour, ſe voyant aſſez près de ſon quartier, il réſolut d'aller prendre ſon grand cheval, pour avoir raiſon du déſerteur qu'il avoit ſi long-temps & ſi inutilement pourſuivi.

Dès que le Géant eut lâché priſe, le Belier partit à toutes jambes, &, après avoir

parcouru tous les lieux à la ronde ſans rien trouver, il parvint, avant le coucher du ſoleil, à cet endroit de la forêt de Noiſy, que la pauvre Alie avoit pris pour ſa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaiſant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiere de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus déſolée qui fut jamais. La préſence du Belier prévint le funeſte effet de ſon déſeſpoir. Rien ne peut exprimer ſon étonnement & ſa joie à cette vue. Eſt-ce toi, s'écria-t-elle en l'embraſſant, eſt-ce toi, mon cher Prince ? eſt-ce toi que je revois ſous cette figure odieuſe qui m'a ſi cruellement abusée ? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté pour chercher la bleſsure qu'elle lui avoit faite ; il balançoit à ſe découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui cauſoit cette illuſion. Mais il fallut pourtant reprendre ſa véritable forme ; & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de ſe calmer, en lui diſant qu'elle

devoit beau
promettoit
apprit l'arr
diſcours fla
de le ſuivre
Pendan
Poinçon,
en débarra
treſse, ſi v
cauſer au l
portant c
de doule
crets de l
du mond
le chemi
votre af
mon ma
pour lui
contes c
Il y a
Druïde
il l'éto
livre o
renfer

devoit beaucoup eſpérer du ſecours que lui promettoit la Mere aux gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, ſe laiſsant aller aux diſcours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le ſuivre pour ſe rendre chez ſon pere.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarraſser Alie, lui dit: Ma belle maîtreſse, ſi vous ſaviez la joie que vous allez cauſer au Druïde mon Seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en ſentiriez moins de douleur; il eſt rempli des plus beaux ſecrets de la nature, & des plus jolies hiſtoires du monde. Je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux & pour diſtraire votre affliction, vous en conter une; car mon maître me laiſsoit lire quelquefois: pour lui il ne s'eſt jamais amusé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois en baſse Bretagne un Druïde qui s'appelloit Gaſpard le ſavant: il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros livre où toute la ſcience du monde étoit renfermée: il avoit auſſi inventé un langage

nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planetes, & de je ne sais combien d'autres choſes. Or ce Gaſpard le ſavant avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même : il n'avoit point de plus grand plaiſir que celui de paſser les journées entieres à ſe mirer dans l'eau. Ce fut pour cela que ſon pere l'appella Narciſse. Cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire ; & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi ; c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde. Mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-même ; car ſi jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure : & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en repre-

nant ta premiere beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, ſi elle peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vais te dire.

Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaîne d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'eſt cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes.

A ces mots il lui donna le couteau, l'embraſa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il ſe repentit de l'avoir éloigné de lui ; &, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narciſſe.

Narciſſe, pour obéir aux ordres de ſon pere, parcouroit tous les bois, & viſitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à ſon couteau.

L'hiſtoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amuſoit à parcourir toutes les forêts qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Keralioſmadec, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour viſiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, preſque entouré d'une riviere dont l'onde étoit plus claire que le cryſtal : il falloit la paſſer pour aller dans la forêt; mais, en la traverſant, la curioſité de voir ſi les fatigues de ſes voyages n'avoient rien diminué de ſa beauté, l'emporta ſur toutes les menaces de ſon pere, & il ſe pencha vers la ſurface de l'eau.

Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe, il y vit celui d'un gros hibou : le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai hibou; &, avant qu'il en pût

faire un ſeco
juſqu'à la tê
pendant : m
n'étoit pas l
la vue dans
pérer; il la
nue, & ſe r
Le mall
triſte vie, f
creux d'un
nourrir de
la gaîne d
ſoigneuſer
trouva l'a
milieu de
ne : mais
de l'arbr
paſſoit u
pour ver
mais to
ſon cou
près de
Enfi
haſard

faire un ſecond, il le devint depuis les pieds juſqu'à la tête. Son jugement lui reſta cependant : mais il en avoit ſi peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & penſa s'en déſeſpérer ; il la recouvra dès que la nuit fut venue, & ſe réfugia dans le bois.

Le malheureux Narciſſe y menoit une triſte vie, ſe cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & paſſant les nuits à ſe nourrir de quelques ſouris, & à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours ſoigneuſement gardé. Il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténebres cette merveilleuſe gaîne : mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre ſon couteau. Il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher ſon couteau dans le même arbre tout auprès de la gaîne.

Enfin je ne me ſouviens plus par quel haſard une certaine Princeſſe le tira d'un

grand embarras. Cette Princeſse étoit ſi belle qu'il en devint amoureux : elle ſe promenoit ſouvent dans ce bois; mais il avoit le malheur de ne la voir que lorſqu'elle y reſtoit juſqu'à la nuit.

Ce fut pendant une de ces nuits, que, s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou qui contemploit ſa beauté, un ſauvage la réveilla par quelque inſulte : l'amoureux hibou eut recours à ſon couteau, & la ſauva, je ne sais plus comment; mais en la ſauvant il perdit ſon couteau, & cette Beauté l'emporta. La perte de ce tréſor auroit déſeſpéré le hibou, s'il n'étoit reſté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante Princeſse en eut bientôt connu toutes les vertus. Etant un jour reſtée juſqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de ſon couteau ſur une pierre unie; le fidele hibou s'étoit mis auprès d'elle ſans qu'elle s'en fût apperçue : le couteau écrivit tout ſeul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit :

Belle Princeſſe au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiſeau.

A peine cette charmante Princeſſe avoit-elle été en poſſeſſion du couteau, qu'elle avoit juré de ſuivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : ſa joie fut extrême de le voir à ſes côtés. Elle le ſaiſit d'abord, & ſe mit à le plumer avec ſon couteau, non ſans quelque remords de lui faire un ſi mauvais traitement après le ſervice qu'elle en avoit reçu. A meſure qu'elle le plumoit, le beau Narciſſe reprenoit ſa premiere figure.

La Princeſſe ne fut point effrayée de ce prodige ; & l'hiſtoire dit que, quoiqu'il reſtât nu en lui ôtant ſes plumes, elle ne lui en laiſſa pas une ſeule. Il ſe ſentit tout-d'un-coup rempli de toute la ſcience de feu Gaſpard le Savant ſon pere ; c'eſt pourquoi, demandant permiſſion à la Princeſſe de ſe rendre inviſible juſqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de ſe trouver le lende-

main sous un berceau, dans un des jardins du Prince son pere.

Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marierent & qu'ils se communiquerent leur science & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler ni de son aventure ni de leur union. Ils menerent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en apperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible.

Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à quelque autre; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne.

Je ne sais plus pour quelle raison ils quit-

terent leur pays : mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narciſse toujours inviſible, & la Princeſse toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princeſse vit deſcendre du haut de cette montagne un chariot lumineux ; de ce chariot ſortit un Enchanteur qui lui fit voir la gaîne de ſon couteau, & qui, ſe mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce tréſor, inutile dans toute autre main que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La Princeſse fut ſi charmée en recevant la gaîne d'or, que, ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher couteau pour l'y placer : mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il diſparut.

Je vous ennuierois, ma belle maîtreſse, ſi je vous diſois le déſeſpoir où tomba l'étonnée Princeſse de ſe voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de

perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut ſa douleur, lorſque, revenant pour conter ſon aventure à ſon cher Narciſſe, elle ne le trouva plus? Elle paſsa des temps infinis à le chercher par toute la terre, ſans en avoir de nouvelles, non plus que de ſon couteau; car ce n'eſt qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir ſon cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux: c'eſt dans ces lieux que, le déſeſpoir ayant aigri la bonté de ſon naturel, elle ſe mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants, dont je vous conterai l'hiſtoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'eſprit plus diſposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finiſsant ſon récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout: il fallut céder à la puiſsance inviſible qui le conduiſit, avec la belle Alie, juſqu'au milieu du palais de Noiſy.

Ils y arriverent dans le temps que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé : tout y étoit rempli de gémiſsements. Le corps du beau Prince, par une communication ſouterraine, étoit paſsé de la fontaine du berceau dans celle qui faiſoit le principal ornement des jardins du palais de Noiſy : ce beau corps étoit étendu ſur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler ; & le berceau verd, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ſes pieds.

Ce ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même : elle cacha pourtant ſon déſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de ſe jetter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de ſon amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derriere une paliſsade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triſte & cruel ſpectacle.

Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bûcher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau verd à ſes pieds, & hauſsant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel en diſant : Inhumaine Alie, Beauté funeſte à mon repos, & encore plus funeſte au plus fidele des amants, viens aſsouvir ta cruauté par le plaiſir de voir conſumer la victime que tu as immolée à ta rage ! Mais frémis des horreurs qui t'environneront par-tout, lorſque ton berceau ſera réduit en cendres.

En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, & la malheureuſe Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques moments après il vit deſcendre la Mere aux gaînes dans ſon char avec le Druïde. Ah! ma belle maîtreſse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mere aux gaînes; la voilà qui vient ſans doute à

votre ſecours avec Monſeigneur le Druïde votre pere.

Dès qu'ils furent deſcendus du char, la Mere aux gaînes ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druïde ôra la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, ſans oublier cet or précieux qui lui ſervoit de gaîne. Merlin, en voyant la Mere aux gaînes, ſentit de la joie & de la crainte; il ſavoit les juſtes reproches qu'il méritoit d'elle, & il ſavoit ce qu'elle pouvoit en ſa faveur.

Tandis que la Magicienne faiſoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faiſoit beaucoup d'excuſes, en la ſuppliant de faire céder la vengeance à la généroſité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La Mere aux gaînes treſſaillit, & penſa s'évanouir de joie à la vue de ce couteau. Elle le reçut des mains du Druïde. Alors élevant ſa voix: Que l'on deſcende le Prince du bûcher, dit-elle; il n'a

point encore vu les ſombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux ſcélérats.

Mais pourquoi alonger ce récit par des circonſtances inutiles au dénouement de l'hiſtoire ? Toutes les perſonnes intéreſsées à cette aventure avoient leur compte ; la Mere aux gaînes, ſon couteau ; le Druïde, ſon livre ; & Alie, ſon berceau : notre héros, qui n'étoit que dangereuſement bleſsé, ſe trouvoit entre les mains de trois perſonnes dont l'art étoit capable de reſsuſciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus ; & ces trois perſonnes uniſsant leur pouvoir en faveur du beau Prince de Noiſy, il eſt aisé de penſer qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agréments & plus de tendreſse que jamais. La naiſsante Aurore éclaira cette eſpece de réſurrection ; & le Soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente ſur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à ſon retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le

Géant Moulineau, monté ſur ſon cheval énorme, ſonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander ſa priſonniere & ſon Belier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloir ſe ſignaler à ſes yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le Prince de Noiſy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de là, ſur le pont élevé par ſon Belier, pour y vuider leur querelle, & s'y diſputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les tranſports que lui cauſoit ce changement inopiné dans ſa fortune, ſentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noiſy ſous ſa figure naturelle, qu'elle n'avoit ſenti de haine pour lui ſous celle de Belier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus ſpirituel & le plus galant de ſon temps, à trouver des expreſſions dignes de lui en marquer ſa reconnoiſsance, & capables de lui faire oublier ſes malheurs paſsés.

Alie, auſſi curieuſe que tendre, voulut ſavoir de ſon amant comment il étoit devenu Belier. Le Prince lui dit que s'étant laiſsé aller à ſes rêveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le livre, elles l'avoient inſenſiblement conduit juſqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curioſité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les ſignes du Zodiaque; que s'étant appliqué à conſidérer celui du Belier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit deſsous; qu'à la troiſieme lecture de ces paroles myſtérieuſes, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Belier. Il eſt inutile, pourſuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon déſespoir: j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par haſard trouvé quelque choſe à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté ſon ſervice depuis ma métamorphoſe.

Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque choſe malgré ſon

obſcurité, me faiſoit eſpérer que je pourrois, par ſon ſecours, reprendre ma premiere figure : c'eſt par ſon moyen que j'ai ſu en un inſtant élever le pont ; par ſon ſecours j'avois repris l'uſage de la parole; par ſon ſecours encore je me rendis inviſible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie ; & c'eſt enfin par lui que j'avois ſu que l'or liquide dont le Druïde étoit en poſſeſſion me délivreroit de mon enchantement auſſi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre pere, où je ne comptois pas vous préſenter une victime : auſſi fus-je ſi conſterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec aſſez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie : mais la préſence de ſon cher Prince l'eut bientôt conſolée, ſurtout quand elle entendit ſon pere & Merlin convenir enſemble qu'elle ſeroit unie au Prince de Noiſy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit auſſi celui qu'on avoit marqué pour le combat; & malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit ſe battre le jour même qu'il devoit poſséder ce qu'il aimoit, malgré, dis-je, toutes ſes inquiétudes, le beau Prince de Noiſy tint ſa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiſelle, que ce combat ne finît comme finiſſent toujours les combats des Géants avec les Héros. Le Seigneur Moulineau fut renverſé à la premiere courſe; & culbutant de l'endroit le plus haut du pont juſqu'au fond du foſſé, il ſe caſsa le cou, ſans être regretté des ſpectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autant de magnificence, & jamais mariés ne furent ſi contents.

---

Voilà ce que le ſavant Mabillon a pu découvrir de ces aventures; & voici ce qu'il ajoute ſur le changement du nom dont vous avez ſouhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appelloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit ſa gloire enſevelie
Avec le Géant ſon patron;
Et quoiqu'elle ſoit rétablie
Dans l'agrément du premier ſon,
Un reſte de corruption
Le fait appeller PONTALIE.

*Fin du Tome premier.*

C26976
SBN